



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



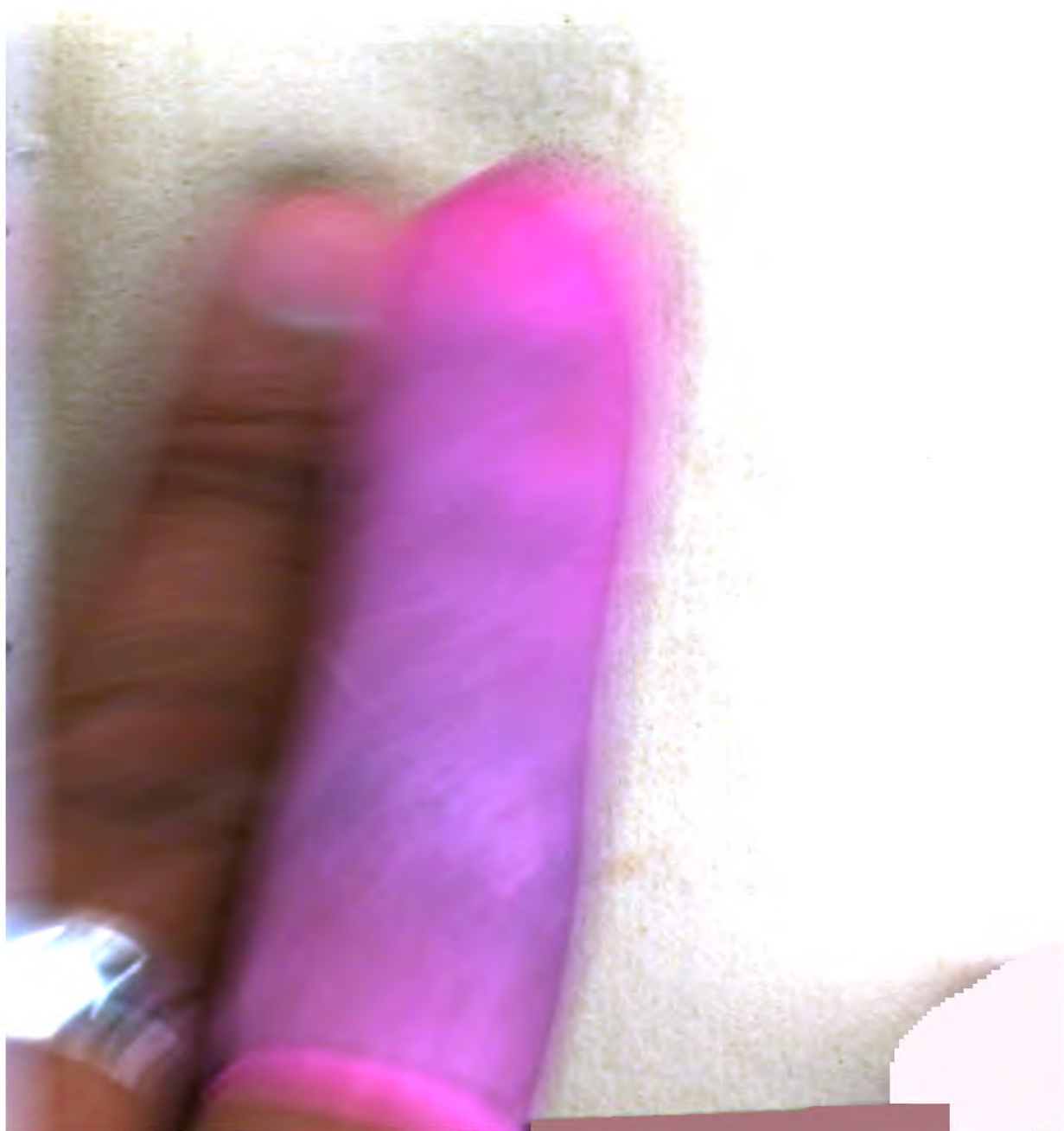
Coll.

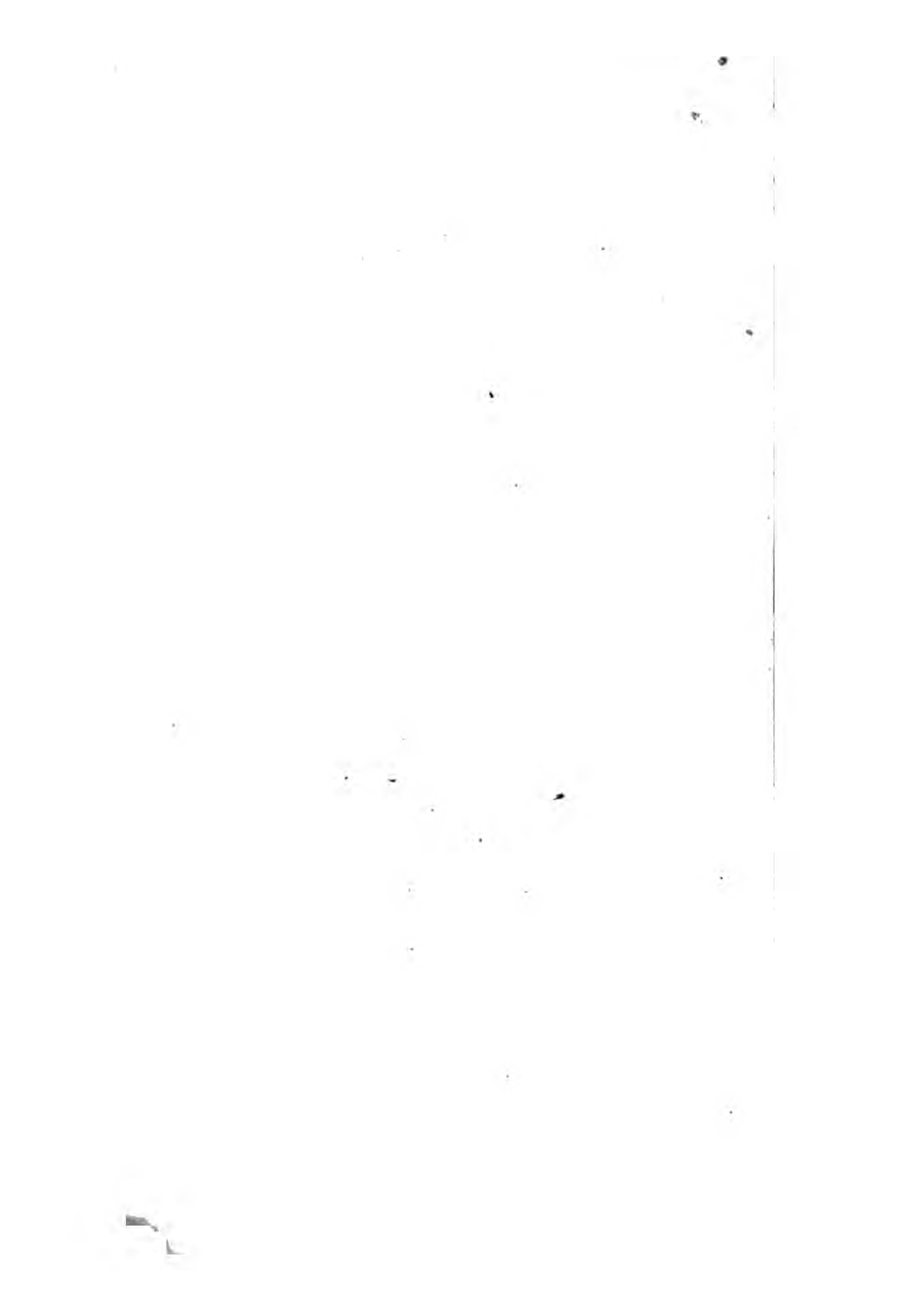
**Oswald Weigel**  
Antiquariat & Auktions-Institut  
Leipzig Messstr. 1

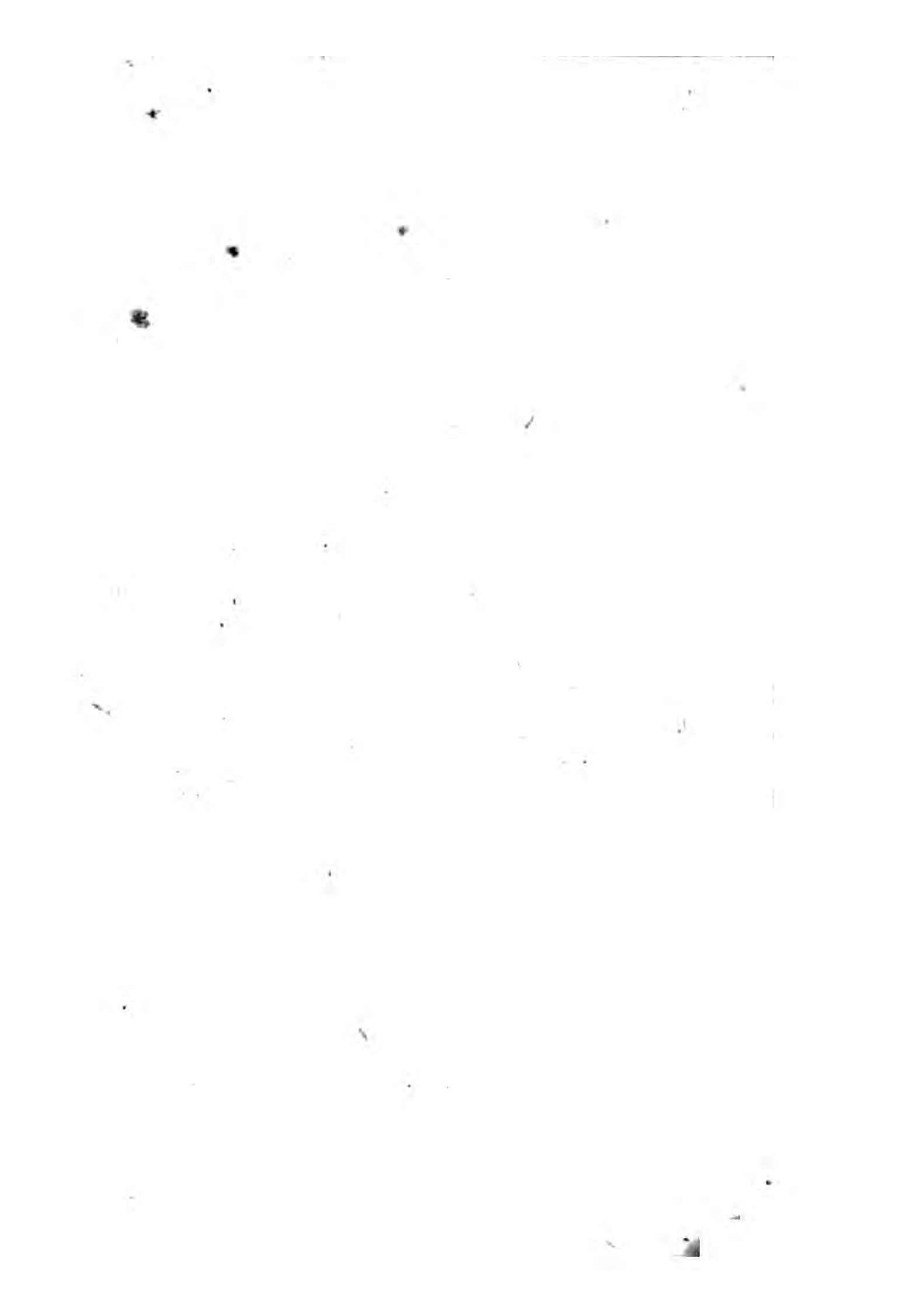
UNS. 158 i. 2



37484







*Frontispice du Tome II.*



2.

Œ U V R E S  
BADINES ET MORALES

D E

*Mr Cazotte.*

NOUVELLE ÉDITION

*Corrigée & augmentée.*

---

T O M E   S E C O N D .

---



L O N D R E S .

---

1788.



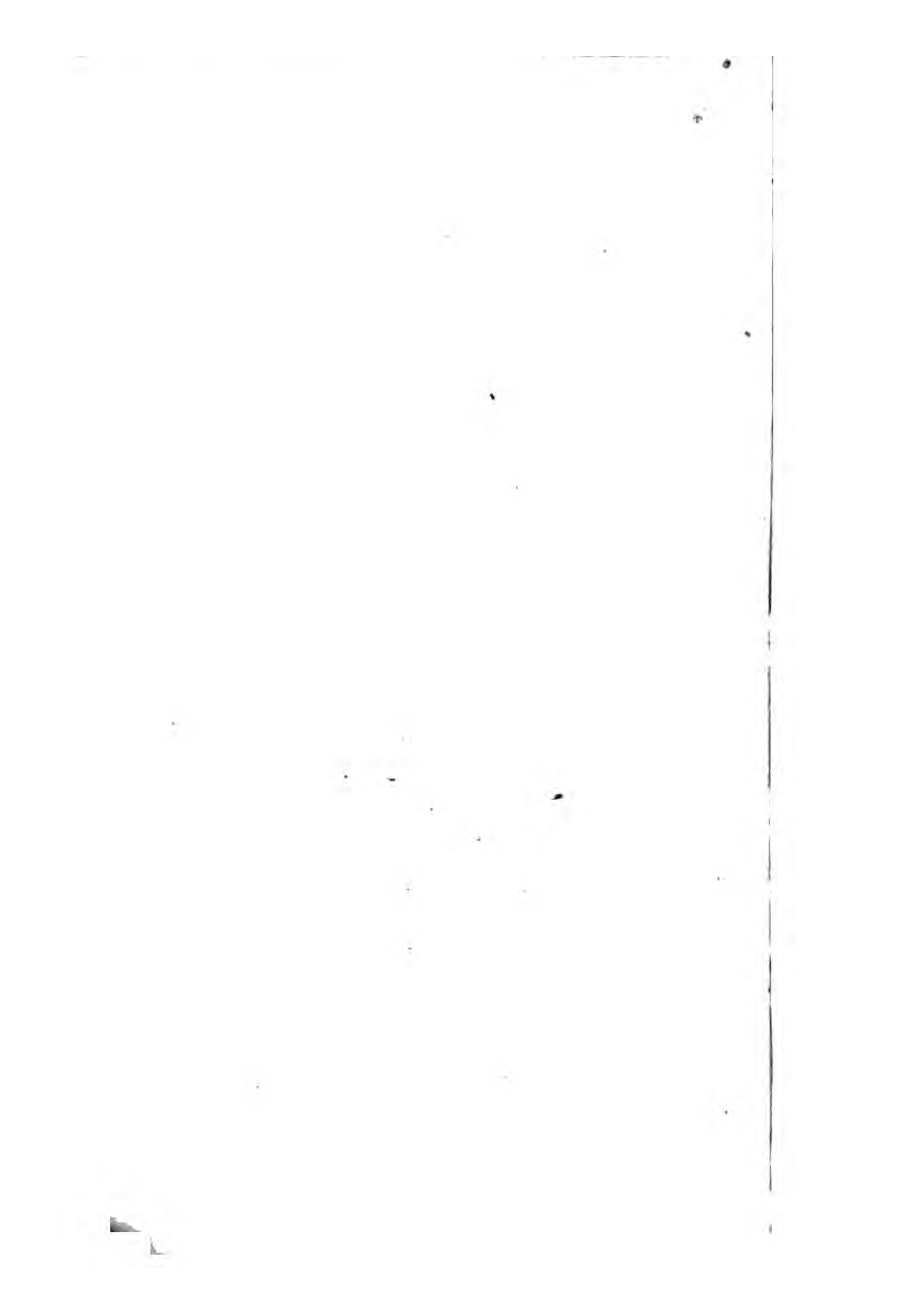
Coll.

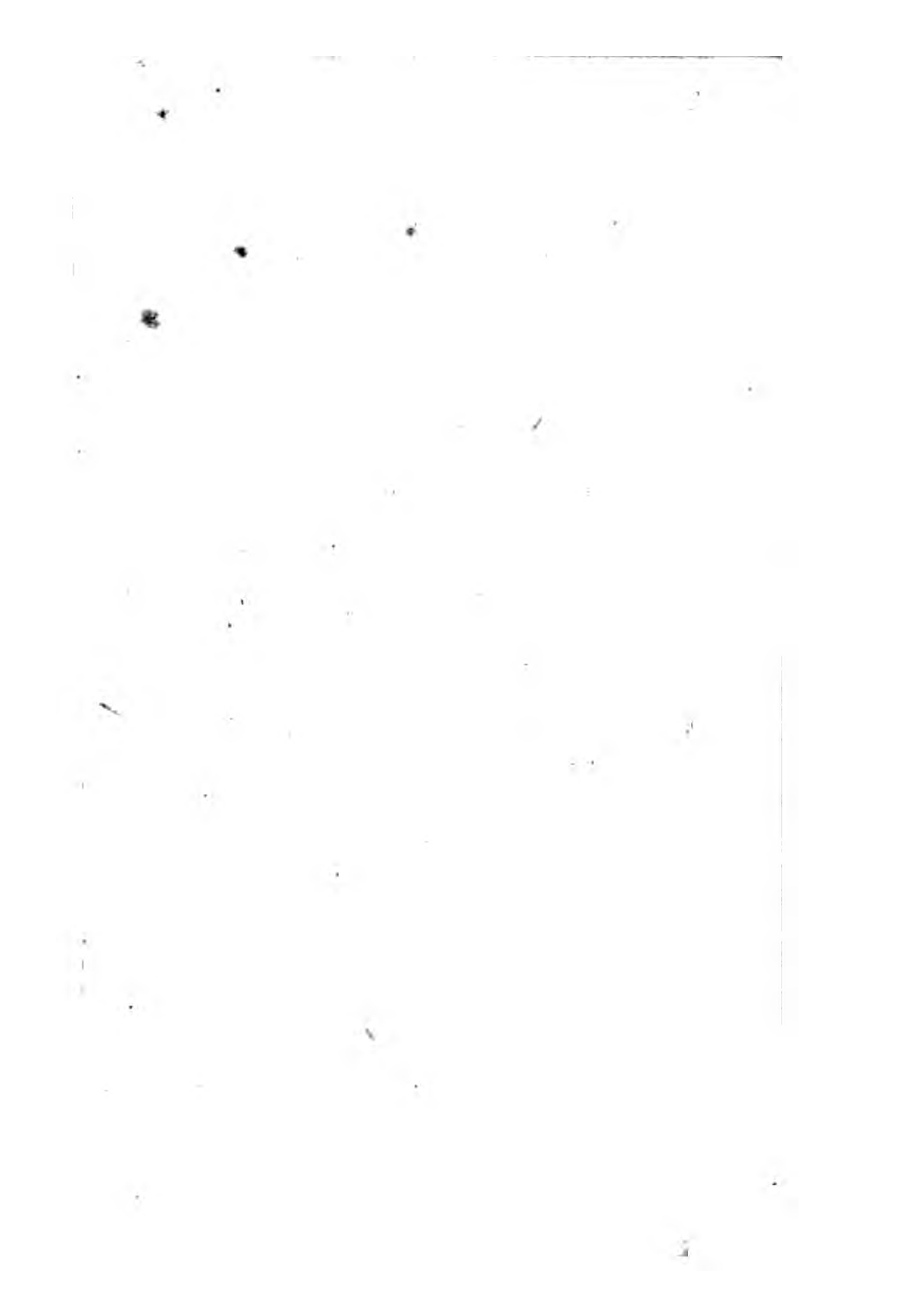
**Oswald Weigel**  
Antiquariat & Auktions-Lustig  
Leipzig

UNS. 158 c. 2



37484





*Frontispice) du Tome II.*



L.

Œ U V R E S  
BADINES ET MORALES

D E

*Mr Cazotte.*

NOUVELLE ÉDITION

*Corrigée & augmentée.*

---

T O M E   S E C O N D .

---

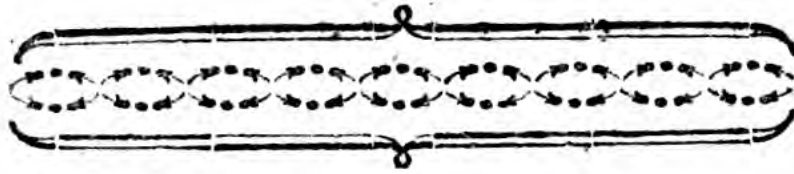


L O N D R E S .

---

1788.





# OLLIVIER,

## POÈME.



### CHANT VII.

**J**E vois toute ma jeunesse autour de moi ; elle m'écoute avec confiance : je n'en abuserai pas. Mais si je laisse tomber un rideau quelque part , qu'on ne s'avise pas de le soulever ; je sanglerois un coup de marotte. . . . Mais pourquoi menacer ? Il me sied bien de faire le pédant ; suivons gaiement notre chemin.

LA blonde Fleur - de - Mirte , tremblante au premier moment de sa fuite , se rassure dès qu'elle voit la barque



6 O L L I V I E R ,

s'éloigner de l'isle des Mélologues , à l'aide d'un vent favorable. Bientôt le calme renaît dans les esprits ; l'agitation , les craintes avoient depuis quelques jours écarté le repos ; peu-à-peu les paupières se chargent , elles se ferment , & malgré les incommodités du lieu & de la situation , un sommeil doux & paisible s'empare de tous les sens de notre voyageuse.

Cependant son conducteur , quoique très-éveillé , faisoit le plus agréable rêve , & se livroit aux illusions d'une espérance très-flatteuse. Il se croit possesseur d'une beauté rare , la fait maîtresse de son cœur , & suivant la cupidité naturelle aux ames qui manquent d'élévation , il songe aux moyens de la rendre utile à sa fortune.

Voici comme raisonnoit le musicien. Cette belle a un maintien qui en impose..... On se targue d'une haute

naissance; mais on se tait sur tout le reste.... Ah ! cela sent l'aventure.... L'éducation paroît avoir été soignée... Ne l'est-elle point trop à certains égards ?.... J'ai été frappé de la vérité, de la facilité avec lesquelles elle rendoit les différens sentimens que je lui faisois signe d'exprimer au souverain des Mélologues.... Est-ce une bourgeoise de qualité ? Est-ce une princesse du théâtre ?... Perdrait-je au change ?..... J'ai un projet ; j'ai besoin d'être secondé. J'ai d'excellens fabliaux, nous les jouerons ; ils sont un peu connus : j'en ferai l'auteur.... Il faut se donner un nom.... Le comte Julien.... Oui ! Julien , comte d'Hauterive ; il est bon.... Nous irons dans les cours : nous nous insinuerons.... Il faut composer une fable pour exister hors de chez soi avec une sorte de décence..... Oh ! je ne veux point de ces malheurs

extraordinaires ; on hait les malheureux. . . . De ces disgraces qui intéressent , qui remuent ; mais qui laissent de l'espoir après elles. . . . Une jalousie , une rivalité , un frère aîné ambitieux. . . . On attend des secours d'un oncle puissant qui n'est point à portée. . . . Une nuance de plus ou de moins ; nous avons du temps , tout cela s'arrange. . . . De la figure , de l'esprit , des talens , de la naissance , de l'infortune. Voilà bien des titres. . . . Le roi nous fait un accueil favorable. La reine ne souffre pas que la comtesse loge ailleurs qu'au palais. . . . Il faudra se faire aux petites jalousies : elles sont une conséquence du mérite. . . . Voici deux intrigues qui s'arrangent. . . . Je. . . .

Zerbin eût beaucoup étendu son projet , mais un mouvement qui se fit dans la barque , parce qu'il en falloit changer les voiles , éveilla la belle dor-

P O E M E. 9

meuse. Son conducteur s'approche d'elle , lui prend la main & la baise. Cette preuve de respect pouvoit être très-équivoque , & causa de la surprise à Fleur-de-Mirte : elle témoigna quelque dépit ; mais Zerbin sans s'en appercevoir entama la conversation suivante avec beaucoup de liberté.

Graces au ciel , madame , je crois que vous pouvez vous applaudir d'une heureuse délivrance. J'ai exposé ma vie , je quitte une fortune honnête ; mais ces sacrifices seront trop payés , si vous voulez consentir que je meure votre esclave.

Pendant que Zerbin tenoit ce langage , un nuage interceptant les rayons de la lune , empêchoit qu'on ne pût distinguer sur la physionomie de notre héroïne l'étrange effet causé par le discours qu'on lui adressoit.

Zerbin interprétant le silence en fa

faveur prend une main , la ferre ; la belle crie , se dégage , & veut fuir ; mais ses cris n'ont ému personne ; le matelot fume , chante , & fait froidement la manœuvre. La fuite est impossible , & le musicien , quoiqu'avec un air soumis , tient bon impitoyablement.

Fleur-de-Mirte se rassied ; les larmes , le hoquet , les vapeurs , l'évanouissement se succèdent presque sans intervalle ; Zerbin s'empresse , tire un flacon , se donne tant de soins , qu'à la fin notre héroïne revient à elle-même & prend la parole d'un ton de voix entrecoupé.

Eloigne-toi , monstre , ou je me jette dans la mer ; fache que je ne me pardonnerai jamais les familiarités que tu viens de prendre avec moi. Ne crois pas pouvoir abuser du malheur qui me livre entre tes mains ; la mort m'est moins odieuse qu'une lâcheté dont tu

serois l'objet, & elle est mon rempart  
contre toutes tes violences.

Zerbin étoit effronté; cependant le  
ton vrai de cette harangue le démonta;  
mais comme il n'étoit pas homme à  
abandonner facilement ses espérances,  
& qu'il étoit piqué du mépris qu'on  
lui témoignoit, il crut devoir prendre  
le ton cavalier pour attaquer & se dé-  
fendre.

Jusqu'ici, madame, j'ai à me repro-  
cher une passion qui vous a fort utile-  
ment servie, & ne pensois pas devoir  
être à vos yeux un monstre; peut-être  
me fais-je trop d'honneur en vous  
adreffant mes vœux; mais en vous  
estimant tout ce que vous valez, c'est-  
à-dire infiniment, je ne vois rien de  
révoltant pour vous dans mes hom-  
mages. Si j'avois la fatuité naturelle à  
quelques gens de mon état, dont la  
cervelle a tourné pour quelque aven-

ture, je pourrois pour m'excuser citer des témérités de ma part beaucoup moins autorisées que celle-ci, & qui n'ont pas toujours été malheureuses. Je dirois qu'il s'agit de favoir si un cœur bien touché a le droit d'en émouvoir un autre ; que d'ailleurs les talens ennoblissent ceux qui les possèdent, & les approchent de tout le monde.

Fleur-de-Mirte pendant ce discours s'étoit un peu remise ; ce n'étoit pas peu pour elle qu'une affaire engagée par une action assez vive, eût tourné en pour-parler.

Monfieur, reprit-elle, je ne fais si quelques femmes de mon état se font moins respectées qu'elles ne devoient le faire ; en tout cas je les plains, & ne crois pas que leur exemple pût me fervir d'excuse ; à l'égard des services que vous m'avez rendu, oubliez-en le motif, & vous pouvez vous attendre

à

à toute la reconnoissance dont je suis susceptible.

Madame , répondit Zerbin , d'un air timide , consterné , mais tendre , accablez-moi de mépris & de courroux ; j'ai sans doute mérité l'un & l'autre , mais ne m'ôtez pas l'espoir de mourir en vous servant ; je ne prétends plus à d'autre récompense. Un mouvement plus fort que ma raison m'a , sans doute , transporté : toute l'humiliation m'en reste ; & cependant tels sont les préjugés de votre sexe & du mien , que vis-à-vis toute autre personne , une conduite plus retenue de ma part eût été regardée comme une offense impardonnable ; mais rassurez-vous , madame , quelque désordre qui trouble désormais mon cœur & mes sens , si vous régnez dans mon ame , cela ne vous deviendra sensible que par l'excès



de mon dévouement à vos moindres volontés.

Le discours modeste de Zerbin ne fut pas écouté fans embarras ; un homme , à la discrétion duquel on est , veut vous aimer , & vous respecter fans espérance. Il est dangereux de l'écouter , & fort difficile de le faire taire.

Cependant le soleil commençant à paroître sur l'horison , l'équipage , qui avoit besoin de nourriture , étala sur le pont une partie des vivres dont il s'étoit pourvu. Zerbin s'empresse de choisir les moins grossiers , & les offre à la belle , à qui l'abstinence des jours précédens les fit paroître moins defagréables. On mange. Fleur - de - Mirte & son écuyer gardoient le silence. L'équipage occupé du desir & de l'espérance d'un salut prochain , s'entretenoit de propos conformes à son état

& à la circonstance. Le repas fini, Zerbin ne perdant pas son premier plan de vue, propose à la dame de la défennuyer par le récit & le jeu d'un fabliau de sa composition. Cela semble ne point tirer à conséquence ; on le lui permet, & il débite le petit poëme que l'on va lire, en homme qui connoît & fait tirer parti de ses avantages.





## LA BRUNETTE ANGLOISE.

## F A B L I A U.

**J**E vais conter un miracle d'amour ;  
Peuple gaulois , chez vous on n'en voit guère :  
Mettons plutôt la scène en Angleterre ,  
Sans indiquer l'époque , ni le jour.

Certain baron , riche propriétaire ,  
Avoit pour fille une jeune beauté ,  
Que je peindrois si j'étois téméraire ;  
Rendons hommage à la célébrité :  
Risquons un trait , puisqu'il est nécessaire.  
Brune elle étoit , mais si blanche , si claire ,  
Et sur ce fait elle eut tant de renom ,  
Qu'à tout propos , les grands & la commune ,  
Ne la nommoient que la piquante Brune ;  
Et qu'à la fin on oublia son nom.

Le plus modeste , ou le plus fanfaron ,  
Tous s'adrescoient humblement au baron  
Brigant l'honneur de devenir son gendre.  
Chers chevaliers , disoit ce père tendre ,  
Vous avez tous également ma voix ,  
Et ma brunette est libre de son choix ;  
Qu'un de vous plaise & l'affaire est finie ;  
Je la lui donne avec la baronie.

Sur cet aveu , chaque amant s'ingénie ,  
A qui faudra faire agréer sa cour ;  
Mais si l'amour éveille le génie ,  
Que l'opulence aide bien à l'Amour !  
Vingt fois la nuit se change en un beau jour.

On fait chercher dans toute la contrée ,  
Ce que le luxe , à peine encor enfant ,  
Pouvoit offrir de plus éblouissant.

La lice s'ouvre aux joutes préparée.  
Que de couleurs & d'aigrettes aux vents ,  
Que de pavois & d'armures dorées ,  
De palefrois , de pages , de livrées !

De tant d'apprêts , l'amour se rit souvent :  
Tous nos galans perdoient leur étalage ;  
Non que brunette eût l'ame si sauvage  
Qu'un tendre amant n'y pût trouver accès ;  
Un soupirant , d'un tout autre parage ,  
A petit bruit , avoit tout le succès.

Henri , c'étoit le nom du personnage ;  
Sur son récit , il avoit été page :  
Pour le présent , il étoit bachelier ;  
Bien fait de corps , d'agréable visage ,  
Poli , discret , bien disant & fort sage ,  
En apparence : en homme du métier ,  
Pour le besoin , il favoit manier  
L'épieu , la lance , ou bien la hallebarde ,  
Musicien , décorateur ou barde ;

Enfin, à tout il favoit se plier,  
Et qui plus est, faisoit tout avec grâce.

Dire comment il eut assez d'audace,  
Pour expliquer ses désirs amoureux,  
On ne le fait ; peut-être que les yeux  
D'un feu secret trahirent le mystère.  
On les comprend, on rougit, on est fière ;  
On s'arme enfin de dédains affectés :  
Mais l'amant plaît, les yeux sont écoutés ;  
On leur répond : & voilà la manière.  
Un temps se passe en ces muets discours ;  
Mais pourroit-on se taire ainsi toujours ?

On lâche un mot ; un soupir l'accompagne :  
Et ce soupir est bientôt répondu.  
Les billets doux de trotter en campagne ;  
Baïser surpris, & puis baïser rendu ;  
Mais chastement, car une flamme honnête  
Ne souffroit rien qui ne fut très-décent :  
Ce n'est pas peu, le pas étoit glissant ;  
On se trouvoit très-souvent tête-à-tête.

Sous un vieux chêne, écarté du château,  
Se déroband à la foule importune,  
La belle alloit tous les soirs, sur la brune,  
En grand secret, trouver le Jouvenceau.

Quand l'un des deux, par fortune contraire,  
Au rendez-vous se voyoit arraché :  
Un mot d'écrit, dans le chêne caché,

Eclaircissoit tout le nœud de l'affaire.  
De ces billets on devine le tour ;  
Mais il en tombe un aux mains de Brunette ,  
Dont elle eut bien raison d'être inquiète.

„ Attendez-moi jusqu'au déclin du jour ,  
„ N'y manquez pas. Le sort me persécute ;  
„ A ses rigueurs , déformais tout en butte ,  
„ Je dois vous voir pour la dernière fois.

Qu'on se figure une amante aux abois ;  
Un coup de foudre eut été moins terrible :  
Elle eût crié , mais elle étoit sans voix ,  
Sans mouvement , comme un marbre insensible ;  
Sortir de là , lui devient impossible.  
Tant que la nuit ayant voilé les cieux ,  
A pas de loup , Henri vient en ces lieux.  
Elle l'entend , se lève , elle s'efforce.

B R U N E T T E .

Vous me quitter , Henri ! qui vous y force ?

H E N R I .

Hélas , madame , un ordre rigoureux ,  
Mais juste : enfin il condamne un coupable.

B R U N E T T E .

Coupable ! vous ? vous êtes malheureux ;

20 O L L I V I E R ,  
Mais d'un forfait vous êtes incapable;  
Je vous connois. . . .

H E N R I .

Vous me connoissez mal .  
Je ne saurois prétendre à l'innocence ;  
J'ai contre moi le fait & l'évidence ,  
Et suis réduit par un édit fatal ,  
A vous quitter.

B R U N E T T E .

Je puis être déçue . . .  
Je doute encor & ne crois point faillir ,  
Qu'une ame noble , en vous je l'ai connue ,  
Par des forfaits ait voulu s'avilir.  
Les passions égarent la jeunesse ,  
Un mouvement de colère , une ivresse ,  
Suivis bientôt d'un juste repentir ,  
Vous auront fait. . . .

H E N R I .

Excusez mes foibleffes ,  
D'un voile adroit couvrez-en bien l'horreur ,  
Votre bonté redouble mon malheur ;  
Je suis banni : je pars.

B R U N E T T E .

Et tu me laisses,

Et tu me crois lâche au point de rester  
Lorsqu'un arrêt te force à me quitter !  
Connois-moi mieux , Henri ; tu fus me plaire  
Par des dehors séduifans pour mon cœur ;  
Je te croyois... & je te crois sincère :  
Tu ne saurois n'être qu'un imposteur.  
De la vertu , cette image fidelle ,  
Que tu traçois avec tant de candeur ,  
Tu la voyois dans le fond de ton cœur ,  
Où tu l'aimois , en la peignant si belle.  
Coupable ou non , l'ascendant est trop fort ,  
Rien ne nous peut séparer que ta mort :  
Et je te suis...

## H E N R I.

Vous , Madame ? me suivre !  
Abandonner un père à sa douleur ,  
Et renoncer à cet état flatteur ,  
Pour tous les maux à qui le fort me livre !

## B R U N E T T E.

Arrête , Henri , cesse de m'éclairer ;  
Je fais quel cœur je vais désespérer :  
Le mien frémit d'un coup si nécessaire ,  
Mais il me faut abandonner mon père.  
Quant à l'éclat qui me fuit en ces lieux ,  
Ce vain bonheur , qui n'est que pour les yeux ,  
Je ne perds rien quand je le sacrifie.



Tu fus toujours l'unique bien pour moi ;  
 Que je te fuive , & je trouve avec toi ,  
 Mon bien , mon rang , mon faste & ma patrie.

H E N R I .

Quoi ! vous , me fuivre au milieu des forêts ,  
 Qui désormais feront mon seul asyle ?

B R U N E T T E .

T'aimais-je donc pour vivre en un palais ,  
 Pour ne jouir que d'un destin tranquille ?  
 Je t'aime , Henri : ton sort fera le mien.

H E N R I .

Vous le voulez , mais le pourrez-vous bien ?  
 Je dois ici faire un tableau sincère ;  
 Ne croyez pas que ma bouche exagère .  
 Pour engager ce courage à mollir ,  
 Les maux affreux qui me vont assaillir .  
 Je vais finir ma trame languissante  
 Parmi la faim , la soif & l'épouvante ,  
 Parmi des ours & des monstres affreux ,  
 Et des humains plus détestables qu'eux .  
 Je vais . . .

B R U N E T T E .

Eh bien , j'y ferai ta compagne .  
 Trouve un asyle au creux d'une montagne ;

Lorsqu'excédé de travaux & de soins ,  
Tu chercheras un sommeil salutaire ,  
Ta sûreté , ton repos , tes besoins  
Sont à ma charge , & j'en fais mon affaire.

H E N R I .

Mais il faut dont vous armer.....

B R U N E T T E .

Il le faut.

Vas me chercher ce qui m'est nécessaire ,  
Et ne crains pas que mon bras , en défaut ,  
Manque à frapper qui te fera contraire.

H E N R I .

Il faudra donc couper ces beaux cheveux ;  
Ils trahiroient votre sexe , & je pense  
Qu'on doit , au moins , en imposer aux yeux.

B R U N E T T E .

Tiens.... coupe-les.

H E N R I .

Vous aurez répugnance

A déguiser ces traits si ravissans ;  
Sur tous les cœurs ils feroient trop puissans,  
Il faut encor , pour sauver l'apparence....

Vas , ne crains pas que sur rien je balance.  
Défigurons tous ces foibles attraits ,  
Et que je sois aux regards belle ou laide ,  
Je suis contente , Henri , si sous ces traits ,  
Tu reconnois . . . .

H E N R I .

Encor un mot ; je cède.  
Lorsqu'éprouvant mille maux à la fois ,  
Vous fléchirez sous un destin contraire ,  
Du repentir attentive à la voix ,  
N'aurez-vous pas de reproche à me faire.

B R U N E T T E .

Je t'en fais un : c'est de m'en soupçonner.

H E N R I .

Ignorez-vous qu'on veut vous couronner ?  
Déjà partout la nouvelle est semée.  
Un prince épris de votre renommée ,  
Par ses agens , demande votre main.

B R U N E T T E .

Et tu serois chargé de me résoudre ?

H E N R I .

H E N R I.

Oui, je le suis...

B R U N E T T E.

Esclave lâche & vain,  
Digne en effet de mon juste dédain,  
Digne des fers, de l'exil, de la foudre,  
Je vois ton but; il se montre à la fin:  
Ose achever, quel est ce Souverain?  
Qu'il se présente, il faut que je le voie,  
Et que je montre à ses yeux le mépris  
Que j'ai pour lui. Pour celui qu'il m'envoie,  
A vos ardeurs je réserve ce prix.

H E N R I.

Vous le voyez qui se livre à la joie;  
Rempli d'amour, à ses remords en proie:  
Honteux, confus, tremblant, mais enivré;  
Ce criminel, banni, désespéré.  
Henri n'est plus, il me cède la place;  
Richard, vainqueur des Celtes le remplace,  
Pardonnez-moi des soupçons odieux:  
Trop prévenu contre un sexe adorable,  
D'attachement je le crus peu capable;  
Je le fuyois: je vous vois, & vos yeux  
Me soumettant au pouvoir que je brave,  
En un instant me firent votre esclave,  
Sous un faux nom....

*Tome II.*

G

Cesse de t'accuser.

Du dans les fers , ou sous le diadème ,  
Henri , Richard , pour moi toujours le même ,  
De quoi te sert ici de t'excuser ?  
Eh ! pourroit-on s'offenser quand on aime !

Zerbin finissoit à peine , lorsqu'au cri d'un matelot qui étoit au haut du mât , un transport de joie faisoit l'équipage. On a vu la terre ; on se la montre ; c'est ce point fixe que vous voyez à l'horison. On tremble qu'un vent ne s'élève & ne dissipe l'objet sur lequel toutes les espérances se fondent , comme les nuages inconstans dont on lui trouve l'apparence. Cependant ce point de vue , presque imperceptible , commence à prendre de l'étendue. Eclairé vivement par les rayons du soleil , le mélange de l'ombre & des lumières le fait étinceler d'or & d'azur. Encore un moment , & les objets qu'il rassemble

vont se présenter dans la forme & sous les couleurs qui leur sont naturelles. Les plaines s'abaissent devant les côteaux couronnés de nuages. L'émail des prairies éclate de toutes parts. La forêt se détache du vallon qu'elle favorise de son ombre. Le palmier, le ciprès, le sapin orgueilleux, s'élèvent sur leurs tiges, & semblent porter jusqu'au ciel leurs chevelures agitées par les vents; bientôt le rapport uniforme des sens va confirmer que l'on touche de près au but où tous les vœux de nos voyageurs aspirent: déjà le myrthe & le citronnier qui fleurissent s'annoncent par les plus doux parfums, tandis que l'air, mollement ému, porte à l'oreille le bruit de la vague qui s'étale, se joue, se replie, & vient, en ondoyant, mourir entre les petits cailloux qui bordent le rivage.

Enfin une anse, que deux monticu-

les avancées dans la mer protègent contre la fureur des vents de Sud & de Lybie , va recevoir la nef dans son fein tranquille , assez profond , & qu'un fable de couleur d'argent environne de toutes parts.

Comme la barque est fans esquif , il faut pour descendre sur la plage traverser en nageant quelques brasses d'eau. Fleur-de-Mirte seroit embarrassée sans le secours de son adroit écuyer ; elle l'accepte , & les voilà sur le fable , ayant pour tout équipage le luth de Zerbin , le seul meuble qui composât sa fortune.

On cherche un arbre , un rocher , pour se mettre à couvert de l'ardeur du soleil ; tandis que les matelots se répandent dans la campagne pour y prendre des lumières sur la nature du pays où le hasard vient de les faire aborder. Mais ils ne voyent rien qui

leur indique que le pays soit habité. La terre qu'ils parcourent offre de tous côtés des plaines, des bocages, qui ne doivent leur richesse qu'à la nature. On n'y distingue nulle part l'effort laborieux de la charrue, ou le taillant de la serpe & du ciseau. Le faon qui pait dans la campagne, l'oiseau qui se joue entre les feuillages, se laissent approcher sans défiance : seuls habitans, en apparence, de ces retraites paisibles, ils n'ont point encore connus d'ennemis, ils ignorent également le danger des filets & des réseaux, les atteintes mortelles de la flèche ou de l'épieu.

Il s'agissoit de trouver un asyle pour la nuit. L'amante d'Enguerrand, appuyée sur le bras de son libérateur, s'achemine vers un bosquet éloigné d'un demi mille du bord de la mer. Le couvert en est épais, & pourra la



garantir du ferein. On y trouve des tapis de gazon & de fleurs sur les bords d'une eau fraîche & cristalline, & si l'appétit venoit à se réveiller, on n'a qu'à cueillir autour de soi. La branche, accablée sous le poids de l'orange, de la grenade & du citron doux, se courbe, & semble chercher la main qui voudra la soulager.

Mais on a déjà faisi toutes les commodités de ce séjour. La belle est arrangée. Un repas digne de la frugalité du premier âge se prépare, on le dévore. La faim commence à s'appaiser. Cependant les fruits, tout favorables qu'ils sont, irritent la soif: il faut la satisfaire. Fleur-de-Mirte se penche pour ramasser de l'eau dans sa main. Le lit du ruisseau, trop creusé par la pente, rend les efforts de la belle inutiles, elle se fatigue, & ne

peut parvenir à mouiller le bord de ses lèvres altérées.

Alors Zerbin (l'amour & l'industrie font usage de tout) prend son luth, ce luth qu'il estimoit unique en son espèce, en brise la table, le nettoye dans le sable, le remplit d'eau, le présente; on boit, & la coupe d'invention nouvelle semble prêter des charmes au breuvage.

Tandis que la collation s'achevoit, la nuit survint, & l'air changea sensiblement de température. Le vent se leva plus frais & plus fort; l'arbre, au pied duquel Fleur-de-Mirte étoit assise, la garantissoit foiblement. Elle se plaint. Zerbin s'approche timidement sans doute, mais de très-près; il ose même la ferrer dans ses bras: elle s'en étonne: mais un moment après elle a une toute autre surprise; c'est de se trouver sans colère.

Elle n'étoit peut-être pas encore à la fin de ses découvertes, lorsqu'un accident auquel on ne devoit pas s'attendre, vint tout-à-coup la tirer d'affaire.





## C H A N T V I I I.

Nous avons laissé Enguerrand & Barin à la porte d'une hôtellerie ; l'amant de Fleur-de-Mirte, la visière haute, s'y est retiré dans une chambre écartée. L'écuyer entre dans la salle de l'auberge & s'assied à la table ronde ; la compagnie est nombreuse, & l'hôte, homme se croyant fort capable, y tient le dez.

Au diable, dit-il, les Sarrasins qui font courir les champs à notre noblesse. Passe encore pour le fils de Madame la comtesse : celui-là peut bien aller outre mer, nous n'irons pas après lui.

Il vint l'an passé chasser autour de notre grange, & tua notre chien. Jean qui voyoit cela & qui a le cœur bon, se prit à pleurer. Monsieur Inare lui

tappe un soufflet, que le pauvre enfant en eut la joue plus grosse que je n'ai la tête. Ne dit-on pas qu'il est allé se terrer je ne fais où, & qu'il a fallu le fouiller comme un blaireau? Il courroit en enragé après le galant de Mad. Agnès, il a trouvé chappe-chute, & n'a pas eu l'esprit de se tordre le col. A propos, notre valet qui revient de la ville, dit qu'elle est morte d'une suite de couches: on l'aura chagrinée. C'est grand pitié; nous l'aimions comme nos entrailles. Qui est-ce qui auroit cru qu'elle se feroit débauchée? Après tout, le galant en valoit bien la peine; que ne la lui bailloit-on? C'est mon avis. Nous n'avons, dieu merci, qu'une fille; cela n'est pas plus haut qu'une pinte, & cela jase déjà comme une pie: elle en fera de bonnes; car elle a de qui tenir. Que quelqu'un me l'affronte, & l'on verra qui demeurera le sot,

Julienne & moi, nous nous mîmes dans le cas; Monsieur le curé fit son devoir: voyez s'il y paroît aujourd'hui. La voilà qui fait la faine sucrée tout comme une autre, & si cependant la poire étoit bien mûre.... Tu ris du bout des dents, mijaurée? Allons, Monsieur le soldat, (ceci s'adressoit à Barin) ne la regardez pas tant, vous nous la rendez effrontée. Il nous en coûte cher à nous autres pour vous faire porter des plumets; vous nous faites porter des panaches, & vous ne baillez rien pour cela; le tour n'est pas catholique; & si pourtant vous avez-là une belle croix sur l'estomac. N'y a-t-il donc qu'à se croiser? Nous aurions pris parti comme tant d'autres, & regardez-moi cette flamberge qui pend-là, elle vous auroit fendu un Mécréant comme un navet; mais il falloit laisser ici notre Julienne, je crois

que pour mon salut cette croix-ci en vaut bien une autre. Qu'en dites-vous, Monsieur le soldat ? Vous-êtes ici en recrue, apparemment avec ce beau gendarme, qui ne nous a montré que fa mine de fer ? Ne vous en allez pas fans étrenner. S'il ne vous faut qu'un bëlître, voilà le compère Thibaud qui tireroit dans une maille. Ça, bûvons au roi Philippe. On dit que là - bas il leur partage la tête jusqu'au gézier, pour leur apprendre à renier Dieu. Cela les convertira mieux que tous les sermons. Je voudrois qu'ils eussent déjà tous les os secs ; car j'ai fait vœu d'aller au saint sépulchre quand il n'y aura plus de ces canailles - là tout à l'entour. Mais pour revenir à notre maître, il auroit dû laisser aller devant les plus pressés ; il auroit toujours trouvé de la besogne de reste. Madame va bien se démener pendant qu'elle a les coudées franches.

franches. On dit qu'elle a fait arrêter tous ceux qui ont eu part à la manigance, & qu'elle les fera pendre sans distinction d'hommes ni de femmes. Dieu l'assiste comme elle fait bien. D'un autre côté, le grand-cousin de Madame Agnès a fait des fiennes. Il étoit bon ami de l'Enjoleur ; ils s'appeloient frères ; mais quand on est sur l'honneur il n'y a rien qui serve ; ils se sont rencontrés devers Blois ; ils ont dégainé ; & je ne voudrois pas payer pour le mieux portant des deux. Beau miracle, quand des joueurs de cette force-là se touchent ! Ma foi, c'est dommage ; cela faisoit deux braves seigneurs. Point de fierté ; cela vous frappoit dans la main ni plus ni moins qu'un bourgeois, & cela vous y laissoit un écu. En voilà un qui ne fera plus de romances. Ah ! Julienne, chante-nous celle-là que tu fais de lui, qui



est si belle. Je n'y entends rien, & si cela me fait pleurer comme un veau. Pour l'autre, j'y ai encore plus de regret. Il étoit droit comme un jonc. Une physionomie ! quand il parloit, vous auriez dit d'être ensorcelé, & cependant ce n'étoit jamais que de bonnes paroles, & puis c'est qu'il étoit si bon ! L'automne dernière j'allois à la foire à Marmoutier ; il passoit avec son monde ; le chemin étoit diabolique : enfin ma voiture en avoit par-dessus l'essieu. Est-ce qu'il ne la fit pas relever ? Je vis le moment qu'il y mettroit la main lui-même. Je ne savois où me fourrer, tant j'étois honteux : encore disoit-il qu'il étoit trop heureux de me rendre service ; à moi qui ne suis qu'un payfan ! Jarniguienne, s'il n'étoit pas mort, je baillerois tout mon sang pour lui. Ecoutez-nous bien, Monsieur le soldat, nous avons le

cœur sur la main ; que Madame la comtesse nous fasse pendre , si elle le veut , avec tant d'autres , mais nous aimerons toujours notre maître qui est un bon prince , sa défunte fille qui tenoit de lui , encore qu'elle eût fait faute , & morguienne jusqu'à celui qui lui a fait tort ; car il ne l'auroit pas trompée : il eût tout raccommodé si on l'eût laissé faire. Ce sont-là de nos gens ; que le diable emporte le reste.

Ainsi finit le colloque historique & goguenard que le maître de l'hôtellerie faisoit avec lui-même. Le cœur de Barin lui bat , les pieds lui brûlent : il court avec précipitation trouver son maître. Ah ! monsieur , dit-il la larme à l'œil , elle est morte : c'est le bruit de la ville.

Comment , dit Enguerrand , elle est morte ! & de qui voulez-vous parler ? D'Agnès , répondit Barin , & sur le

40 O L L I V I E R ,

champ il fait le récit de tout ce qu'il vient d'entendre dire à l'hôte.

Ce malheureux bruit , dit Enguerand , n'a que trop de vraisemblance. Je ne conçois rien à l'aventure d'Inare ; mais je vois que le public est incertain du sort d'Ollivier , & qu'il n'a rien pénétré des motifs qui m'ont fait mettre en campagne : cependant je crains tout par rapport à Fleur-de-Mirte & à moi-même. Je fais combien la Comtesse est vindicative , dissimulée , & jusqu'où la haine & le ressentiment peuvent la conduire. Partez , Barin ; voyez-la de ma part : dites-lui qu'une chute de cheval , dont je ressens encore l'incommodité , m'empêche de me rendre sur le champ auprès d'elle. Faites cependant tout préparer à l'hôtel pour mon prochain retour , & tâchez dans l'intervalle de voir l'amie d'Agnès si cela vous est possible , & de vous

faire instruire de tout ce qui les concerne l'une & l'autre. Observez la physionomie des confidens de Frédegilde, & vous viendrez me rejoindre avec un écuyer & un de mes meilleurs chevaux de main. Voilà Barin sur le chemin de Tours.

Quatre jours s'étoient écoulés depuis le départ de l'écuyer, quand le maître qui se tourmente & s'ennuie dans le lit, où une feinte indisposition le retient, pour faire trêve avec ses inquiétudes, s'avise quoiqu'un peu tard d'avoir recours au talent qu'il a pour la composition. Il va faire une romance.

Le sujet s'arrange en un moment : on a déjà trouvé le premier vers ; & on observera que l'air & les paroles se faisoient ensemble. Enguerrand chante :

Avez-vous vu la belle Theudelinde ?

Après cet effort il s'arrête. Peut-être

la difficulté de la rime , peut - être le défaut d'un arrangement assez heureux , lui étoient-ils un obstacle. Il répète encore :

Avez-vous vu la belle Theudelinde ?

Il en restoit encore-là : il accuse la paresse de son imagination , & pour la réchauffer , il chante encore son premier vers sur un ton plus haut ; une , deux , trois , quatre , que dis-je ? plus de vingt fois , & à très-courts intervalles.

Le maître de l'auberge étoit dans la cour ; il démêle confusément ce bruit. Julienne , dit - il à sa femme , va à la chambre de ce monsieur qui est là - haut ; je pense qu'il appelle.

Julienne monte : elle prête l'oreille à la ferrure : elle entend demander à plusieurs reprises des nouvelles de la belle Theudelinde. Ce n'étoit pas ab-

folument un cri : ce n'étoit pas du chant bien marqué. Julienne s'aventure : elle ouvre la porte. Voulez-vous quelque chose, monsieur, dit-elle ? Non, non, non, lui repart le chevalier, du fond de ses rideaux, qu'on me laisse en repos.

Julienne s'en va. Bertrand, dit-elle à son mari, ce monsieur est plus malade qu'on ne croit ; le frater doit venir aujourd'hui panser la jument borgne ; faisons lui faire d'une pierre deux coups.

Cette conversation prenoit fin quand Barin arriva. L'hôtesse avec un peu de ménagement lui raconte ce qu'elle vient d'entendre. Barin va trouver son maître. Monsieur, lui dit-il, qu'est-ce qu'une dame Theudelinde ? . . . . C'est une ancienne reine des Goths . . . . . L'hôte & sa femme disent que vous n'avez qu'un cri après elle . . . Ce sont

des imbécilles , reprit le Paladin ; mais vous , qu'avez-vous fait , & qui peut avoir occasionné votre retard ?

Vous ferez mécontent , monsieur ; je reviens seul , & n'ai que très peu de choses à vous dire , quoique j'aie fait de mon mieux pour bien employer mon temps.

Madame la comtesse dit qu'elle est fâchée de votre accident ; elle vous auroit envoyé un chirurgien , mais toute la médecine est allée au secours du comte Inare qui s'est rompu le col , je ne fais où ni comment. D'Agnès & d'Ollivier pas un mot. Strigée & quelques autres domestiques font en prison , sans que l'on sache ce que l'on en veut faire. On pensoit que dès les premiers jours vous eussiez rejoint monseigneur , qui chemine à la hâte vers la Provence : vos équipages ont suivi. Mais ce qui va vous surprendre

& vous facher peut-être, madame Fleur-de-Mirte est disparue de Tours peu après que vous en êtes forti. Elle a dit en secret à un de ses gens qu'elle se retiroit à Poitiers dans une communauté religieuse.

O ciel ! dit le chevalier, en se levant avec précipitation sur son séant, me faudra-t-il perdre en un jour ma parente, ma maîtresse & mon ami.

Il n'attendit pas davantage ; il ferme précipitamment ses tablettes, sort du lit, s'habille, s'arme ; le voilà sur la route de Poitiers ; le voilà rendu dans la ville.

Il va de parloir en parloir, espérant toujours, mais en vain, de découvrir le monastère qui sert de retraite à l'objet de ses vœux. Il s'avise enfin de penser que la belle, craignant d'être inquiétée dans sa route, aura voulu donner le change sur le véritable parti



qu'elle prenoit ; que les démarches qu'il fait sont inutiles ; qu'il est temps, s'il veut consulter l'honneur , qu'il se rende sous les drapeaux de Sigismond , toute autre démarche de sa part pouvant être mal expliquée. Il monte à cheval , & prend à la hâte le chemin de la Provence.

Vers le milieu d'un jour il traversoit une petite bourgade du Limousin. Elle étoit bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau. Les regards arrêtés par différens rideaux que formoient des bosquets & des collines à des distances inégales , s'égaroient agréablement sur des points de vue champêtres , dont l'aimable variété surpassoit tous les chefs - d'œuvre de l'art.

Ici l'on voyoit un ruisseau , tombant en cascade du haut du rocher que couronnoit un petit hermitage , rouler à

travers des cailloux , se perdre entre les faules ; il s'échappoit , il faisoit canal dans la prairie , retenu , grossi par une écluse , il s'étendoit en nape. Et , un moment après , élevé par une roue , on le voyoit briller dans l'air , & retomber en globes de crystal.

D'un autre côté , une chaussée superbe traversoit une vaste forêt ; on appercevoit dans le lointain des ponts , des aqueducs qui se ressentoient des outrages du temps , mais dont la noble hardiesse , bien plus encore que les ruines , attestoient aux yeux l'antiquité.

Le chevalier trouva l'aspect de ce lieu si riant , qu'il résolut d'y prendre quelque repos. Après avoir fait une collation légère dans la maison d'un villageois , il sort avec Barin pour prendre l'air , & se délasser par quelques tours de promenade. Il arrive sur la

place ; une fête suspendoit les travaux journaliers du laboureur , & réunissoit la paroisse autour d'un ormeau touffu , dont l'ombre favorisoit les plaisirs de cette innocente assemblée.

Une table placée sur deux tréteaux soutenoit un chantre de figure grotesque , qui faisant jurer sous son archet les quatre cordes d'un mauvais violon , chantoit à pleine tête , & d'une voix enrhumée , mais d'un ton plein de gaieté & de feu :

Jacinte à la promenade

**F**it un faux pas près d'un hallier , hé hé hé hé ,

Elle en est au lit malade ,

Elle s'en prend à son foulard.

Ah ah ah ! Dame Jacinte ,

**I**mprudente vous étiez , hé hé hé hé .

Ah ah ah ! Dame Jacinte ,

Mieux valoit aller nuds pieds.

Le médecin la visite ,

**L'**a fort long-temps considéré , hé hé hé .

Faut du remède au plus vite ,

Car le mal doit augmenter.  
Ah ah ah ! Dame Jacinte , &c.

Le remède qu'il faut faire ,  
Vous le devez bien deviner , hé hé hé hé.  
Faut Martin , votre compère ,  
Deux témoins & le Curé.  
Ah ah ah ! Dame Jacinte ,  
Imprudente vous étiez , hé hé hé hé.  
Ah ah ah ! Dame Jacinte ,  
Mieux valoit aller nus pieds.

La joie pétilloit dans les yeux , sur  
les visages : elle éclatoit dans les pos-  
tures de l'auditoire enivré de plaisir.  
Guillot , Mathurine , gros Simon &  
Perrette , enfin toute la jeunesse se  
prend par la main , forme des danses  
rondes : on ne voit de tous côtés que  
fauts , cabrioles , bonds & culbutes :  
les vieillards assis à l'ombre , ricannant  
balbutiant d'aïse , semblent revivre dans  
la satisfaction de leurs enfans. Ils les  
animent , ils les encouragent par leurs  
propos , par leurs regards , & font sau-

tiller entre leurs bras & sur leurs genoux , ceux qu'un âge trop tendre empêche de se mêler à la foule ; on entend répéter en chœur , mais d'une façon à réveiller les échos de vingt lieues à la ronde :

Ah ah ah ! Dame Jacinte ,  
Imprudente vous étiez , hé hé hé hé.

Ah ah ah ! Dame Jacinte ,  
Mieux valoit aller nus pieds.

Cependant des présens rustiques , mais favorables , le fromage , le fruit , le lait , le miel & les légumes venoient de toutes parts enrichir le buffet de l'heureux chansonnier qui , voyant du coin de l'œil la petite abondance dans laquelle il alloit nager , redoubloit encore d'enjouement , & se livroit de toute son ame aux transports qu'il avoit inspirés.

Enguerrand & Barin regardoient tranquillement en apparence la fête de

village dont leur loisir leur permettoit d'être témoins.

Voyez cette gaieté , Barin ; voyez comme cette populace se réjouit.

Ces gens n'ont que peu , répondoit l'écuyer , & ils s'amusent de rien ; nous serions trop malheureux s'il n'y avoit de plaisir que pour les puissans & les riches....

Et ce coquin qui chante à tue - tête , ne vous semble-t-il pas bien satisfait de lui-même ? ....

Il en a sujet , repartit l'écuyer , car on me paroît très-content de lui. Et dans le métier qu'il fait , le tout est de plaire ; les moyens sont indifférens.

Je l'envie de bonne foi , disoit le paladin ; la foule qui l'entourne est grossière , mais il fait une forte impression sur elle ; enfin il brille dans son petit cercle : il est sans envieux & sans critiques. Il n'a que des suffrages.

Aussi n'aura-t-il point de gloire, reprit l'écuyer ; son succès lui est avantageux pour le présent , mais il est passager.

Il me vient une fantaisie , dit Enguerrand ; depuis long - temps je n'ai que des embarras & des chagrins par rapport à mes affaires , & à celles des gens auxquels je fais profession d'être le plus attaché. Je puis bien me permettre un petit délassement. Il faut que je cherche de la dissipation. Je suis absolument inconnu : je dois passer ici le restant du jour , & sans doute je m'ennuierois. Je vais prendre un déguisement convenable au rôle que je me propose de jouer. Vous irez trouver ce chanteur , & lui donnerez quelque monnoie de ma part , en l'engageant à me céder pour un moment sa place. Je veux faire entendre à ces gens-ci des airs un peu mieux tournés

que ceux dont on les régale ; & comme ils paroissent sensibles , je m'amuserai de l'effet que , sans doute , je produirai sur eux.

A la proposition de son maître , Barin recule deux pas. L'étonnement se peint dans son attitude & sur son visage. Vous monsieur , lui dit-il ? . . . .

Moi-même , répondit le paladin. Y a-t-il dans ce que je veux faire quelque chose qui vous révolte ?

Tout m'y révolte , reprit l'écuyer ; vous êtes un grand seigneur , je ne suis qu'un mince hauberot , votre vassal , & à vos gages ; cependant je ne voudrois pas , à quelque prix que ce fût , me donner en spectacle de cette façon.

C'est que vous êtes scrupuleux , dit le chevalier ; d'ailleurs , quoiqu'inconnu , je ne prétends pas me montrer à



visage découvert , & je cherche à me divertir fans me compromettre.

La surprise de Barin augmente à mesure qu'il achève de se convaincre que son maître lui fait sérieusement une proposition aussi bizarre. A la fin il pense être engagé , par devoir , à lui faire quelques représentations.

Non , monsieur , non , lui dit-il , je n'irai point porter parole de votre part à cet homme , & si vous voulez trouver un second dans cette aventure , reposez - vous sur quelqu'un qui soit moins affectionné pour la gloire. Vous avez toujours été du goût de vous donner en public : je n'ai jamais pensé que cela fût bien séant. Mais que dans les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez , vous vouliez entrer en lice avec un misérable chantre de carrefours , pour l'honneur d'amuser une centaine de payfans , c'est à quoi je

n'aurai pas la complaisance d'applaudir. Observez même que vous n'êtes point sûr du succès de cette ridicule entreprise. Vous voulez le disputer à un homme né, sans doute, dans la profession qu'il exerce, & qui connoît parfaitement les tréteaux sur lesquels il est monté. On est fait à son chant, à sa voix, & sur son théâtre vous n'aurez d'ailleurs aucun avantage sur lui; car bien que vous foyez le vingtième chevalier de votre race, vous n'êtes cependant que le premier chanfonnier du nom.

Barin, répondit Enguerrand d'un ton sec, qui marquoit le dégoût qu'il avoit pour les leçons, je vous l'ai dit souvent, mais jamais plus à propos, vous êtes un pédant bien étroit, & un importun babillard.

Le bon écuyer n'eut pas d'autre réponse de son maître. Cependant celui

ci rentre dans la cabane de pasteur dont il avoit fait son hôtellerie, & se prépare dans toutes les règles au nouveau rôle qu'il est dans le dessein de jouer.

Il se couvre les épaules d'une partie des vêtemens déchirés qu'il emporta du palais de Strigilline, & qui se trouvent encore parmi les hardes qui composent son équipage; il se masque un œil avec un large emplâtre, cache le reste de sa physionomie avec une partie de ses cheveux qu'il met en désordre, se coëffe en clabaud avec un chapeau d'étoffe grossière qu'il trouve sous sa main, sort de la cabane, perce la foule, & arrive auprès des tréteaux sur lesquels Poinciron étoit monté. (C'étoit le nom de l'acteur qui faisoit les plaisirs de l'assemblée.) Barin suit son maître, mais de loin, dans l'appréhension de le faire remarquer. Ce

fidèle domestique se promène d'un air rêveur & consterné. Il frappe du pied, se tord les bras, se mord les lèvres, & lance au ciel des regards qui témoignent ses déplaisirs; mais le chevalier ne voit point ces différentes postures; il s'opiniâtre dans son projet; il a joint Poinciron: il lui parle.

L'ami! vous devez être fatigué? car la séance a été longue. J'arrive, je suis du métier, je suis frais; pourrois-je, sous votre bon plaisir, régaler ces gens-ci d'une des nôtres, en attendant que vous ayez pris du repos? Je ne suis pas intéressé, & vous abandonne de bon cœur les profits.

Camarade, lui repart Poinciron, vous venez fort à propos; car j'ai l'estomac plus creux que mon violon. Montez; ce n'est pas l'intérêt qui nous mène, si vous n'avez pas d'instrument servez-vous du mien, & bon courage.

Poinciron cède sa place. Il descend, s'affied sur l'herbe tendre, se jette tout-à-la-fois sur un pain, sur un oignon, sur une éclanche, avec un appétit capable d'en donner à d'autres.

Enguerrand cherche à mettre d'accord le violon qui, peut-être, le fut ce jour-là pour la première fois, & pour la dernière. Il avoit de l'archet & de la main; il prélude avec agrément, & laisse échapper deux ou trois éclats de voix. Elle étoit très-foible, un peu usée, mais légère & méthodique.

Les danfes ont cessé; on fait foule, on le ferre; on attend avec impatience la chanson du nouvel acteur; il la commence.

De Philis & de Sylvandre  
Je vais chanter les malheurs;  
Si vous avez le cœur tendre,  
Vous ne pourrez les entendre  
Que les yeux baignés de pleurs.

Le chevalier s'arrête un instant. Il veut lire dans les regards de l'assistance l'effet que son début aura produit : il n'y avoit rien encore de décidé ; on ouvroit une grande bouche , de grands yeux : on se regardoit : on ne disoit mot : il continue.

Amour, quel est ton caprice,  
Pour tyranniser les cœurs ?  
Lorsque tu sembles propice,  
Tu caches avec malice  
Les épines sous les fleurs.

L'assemblée ne paroissoit pas être bien satisfaite. Il y avoit quelques mouvemens de têtes & d'épaules , quelques signes qui n'étoient point favorables au débutant ; il ne s'en apperçoit pas sans doute ; peut-être en juge-t-il mal ; car il entame un autre couplet.

Phillis étoit la plus belle  
Des bergères du hameau.  
Sylvandre étoit le modèle,  
Des.....

La rustique assemblée interrompit , par des huées , le musicien dans cet endroit. Un villageois vigoureux , bien bâti , c'étoit le coq de la paroisse , faute sur les planches , fait le chanteur par le bras : tire-toi de-là , lui dit-il , tu n'y entends rien. Tu nous ennuies. C'est à faire à Poinciron.

Eh palfangué , mon bourgeois , disoit Poinciron , la bouche pleine , donnez-nous le temps de manger , il faut que tout le monde vive.

A la bonne heure , s'écria tout d'une voix l'assemblée ; mais que celui-là s'en aille ( on montrait du doigt Enguerrand ) , nous allons jouer en attendant à cheval fondu ou à la climufette.

Jugez de la honte , de l'embarras , du dépit , du courroux , de la fureur du Paladin. Il lui vient dans l'esprit de casser le violon dont il se trouve armé sur la physionomie du payfan ,

son antagoniste , aux risques de se faire assommer ; il veut dire des injures à tout son auditoire ; mais Barin , qui devine les sentimens de son maître aux mouvemens dont il le voit agité , s'approche de lui , le saisit vigoureusement par la manche du pourpoint , & l'entraîne. Allons , lui dit-il , retire-toi. Ne t'apperçois-tu pas que tu ne vaux rien pour le métier que tu fais ?

La voix & l'action de Barin ont rappelé Enguerrand à lui-même : il descend d'un air honteux , & suit paisiblement son écuyer. La foule s'écarte , & leur laissant un libre passage elle apostrophe le chantre disgracié , en applaudissant au discours de Barin. Ce gentilhomme a bien raison , tu ne serois bon qu'à des funérailles.

Voilà bien des sujets de confusion , & cependant , comme si elle n'étoit pas assez complete , les enfans & les chiens



s'en mêlent ; leur importun & bruyant cortège accompagne le poëte , & le harcèle jusques dans un verger voisin , où heureusement il rencontre une haye , derrière laquelle il se tapit.

Barin avoit suivi des yeux son maître. Ce fidèle domestique le rejoint par un long détour , le trouve étendu sans mouvement , & la face tournée contre terre ; il l'approche , lui parle , le force à lever les yeux & à le reconnoître. Quoi ! Monsieur , lui dit-il , vous vous laisserez abattre par ce burlesque accident ? Votre triomphe eût été mince : votre revers n'a rien de fâcheux. Je ne vois que du risible dans votre aventure ; & comme le ridicule en tombe sur un quidam qui n'est connu de personne , & qu'on ne cherchera point à connoître , levez-vous , & prenez le parti de vous en divertir avec moi. Barin assaisonna ce propos d'une forte

de gaieté qui ne tenoit rien de la raillerie.

Enguerrand s'attendoit à des reproches; charmé du ton dont son écuyer lui parloit, & se trouvant tout-à-coup à son aise : conviens, lui dit-il, Barin, que j'ai eu affaire à des stupides. Une romance qui a fait les délices!....

Et de quoi vous avisez - vous, Monsieur, d'aller chanter des langueurs à des Limousins? Est-ce que ces gens-là font faits pour entendre cette note? Cela peut être très-bon aux toilettes, sur les cheminées & dans les ruelles de Tours. Cela ne valoit rien ici; plaisanterie à part, s'il m'est permis de dire mon sentiment, votre début m'a semblé triste & doucereux : il est vrai que je suis d'Angoulême.

Ce faquin, qui m'a vu renvoyer aussi honteusement, est bien aise dans le fond de son ame, reprit le Paladin.

S'il vous connoissoit, Monsieur, cela pourroit être; il y a beaucoup de plaisir à se moquer des sottises des grands, surtout de celles qu'il ne tient qu'à eux de ne pas faire. Du reste, votre rival me semble un bon-homme, sûr de son fait. Je l'ai observé pendant le cours de l'action. Il n'en a pas perdu un coup de dent. J'ai cru même entrevoir qu'autant que l'appétit pouvoit le lui permettre, il honoroit votre désastre de quelque sentiment de pitié.

Barin, dit Enguerrand, en arrachant l'emplâtre qu'il avoit encore sur l'œil, la leçon est bonne. Il vaut mieux la recevoir de ce public-ci que de tout autre.

La cabale n'y a point eu de part, repartit l'écuyer. Tout public est dangereux, Monsieur: or, comme il y a des gens qui n'ont d'état que celui de se compromettre avec lui pour l'amu-

fer ou pour l'instruire , laissons - leur faire leur métier , & faisons le nôtre ; car il est bon & beau. Ça , croyez - moi , continua - t - il , nous n'avons qu'un témoin de notre aventure , il faut habilement nous en défaire , pour qu'il ne puisse pas déposer contre nous. Quittez ce maudit pourpoint , que je le mette à dix pieds sous terre ; je vais vous chercher des habits plus convenables ; & comme le jour commence à baïffer , nous regagnerons tout doucement le lit où nous devons prendre du repos , afin de nous mettre en état d'entrer en campagne au point du jour. Voilà le plan de conduite proposé par Barin : il fut exécuté dans tous ses points.



## C H A N T IX.

**N**OUS avons abandonné Ollivier dans une forêt écartée , aux soins d'un vieillard inconnu : écoutons ce qu'il dit à ce vertueux solitaire. Mon père , je suis d'extraction noble ; mais la fortune de mes parens ne répondant point à leur origine , j'entrai dans ma première jeunesse au service du souverain d'une des provinces qui composent le vaste & glorieux empire des Lys.

Ce prince me reçut en qualité de page , & m'honora de tant de bontés , que je m'oubliai par la fuite , en le payant de la plus noire ingratitude.

Il n'avoit qu'une fille , digne objet de son amour & de ses espérances. Sans doute , hélas ! il ne l'a plus. Par-

donnez-moi si je verse des larmes.  
Le souvenir des maux que j'ai causés  
me les arrache; elles sont le fruit de  
ma honte & de mes remords.

Jamais on ne vit princesse plus digne  
de l'être. Jamais rejeton plus illustre  
ne prit naissance à l'abri d'une cou-  
ronne. Sa physionomie ravissante ,  
tableau sincère des heureuses qualités  
de son ame , formoit un mélange  
accompli de vivacité , de retenue , de  
bonté , de douceur , de noblesse & de  
modestie. Je ne fais quel charme dans  
le son de la voix; je ne fais quoi de  
gracieux , de doux , de fin , d'enchanteur  
dans le sourire; je ne fais quoi  
d'attrayant , d'affable dans les manières  
qui sympatisoit avec la dignité. Je  
ne fais quoi de si riant , de si flatteur  
dans l'abord , qui lui gagnoit tous les  
cœurs à la première vue. Elle possé-  
doit tous les talens; elle avoit le

germe de toutes les vertus ; elle étoit l'idole du peuple , dont elle faisoit l'admiration. Hélas ! & c'est moi dont le crime a détruit ce bel ouvrage , où le ciel & la nature , de concert , avoient mis toutes leurs complaisances ! on me permit de m'attacher à son service ; elle me distingua de mes égaux , & , sans manquer d'abord à ce qu'elle se devoit , elle m'honora malheureusement de quelques bontés.

Nous étions de même âge , & trop jeunes pour nous défier du sentiment qui nous entraînoit : une passion tyrannique s'empara de nos cœurs avant que nous eussions cru devoir nous en défendre , & quand nous fûmes plus éclairés , la honte que nous en eûmes nous empêcha d'avoir des confidens.

Livrés à notre inexpérience , nous entretenions chacun de notre côté l'ar-

deur qui nous dévorait, & dont nos regards étoient les seuls interprètes. Enfin la raison m'arracha le premier des bras de ce dangereux sommeil, j'envifageai, plein d'effroi, le précipice dans lequel j'étois prêt à tomber, & l'âge me rendant désormais propre au métier des armes, n'espérant point voir ma passion s'éteindre, je cherchai les périls de la guerre pour y trouver la fin d'une vie qui m'alloit devenir insupportable.

Le desir de mériter les regrets de celle que j'aimois plus que moi-même, celui d'être moins indigne des sentimens qui l'avoient touchée en ma faveur, & de les faire paroître plus excusables à ses yeux, me rendirent téméraire. O ciel! pourquoi favorisâtes-vous mes armes, puisque mes succès devoient me devenir si funestes? Ils m'attirèrent des distinctions, me



firent rappeler à la cour , où l'on m'honora du titre de chevalier.

Je revis celle pour qui je cherchois à mourir , & pour qui seule j'aurois pu faire cas de la vie , celle à qui j'étois redevable de ce peu d'éclat dont je me voyois environné. Car , mon père , j'ai ce cruel reproche à me faire , si j'ai remporté quelques avantages à la guerre , s'il s'est répandu quelque gloire sur les actions de ma vie , si l'on a mal-à-propos honoré du nom de vertus des qualités que l'on croyoit distinguer en moi , l'honneur ne m'en appartient pas. L'idée seule de celle que j'aimois m'élevoit l'ame , animoit , enflammoit , raffermissoit mon courage. Je faisois tout pour elle. Je lui dois tout. Et moi... moi ! Juste ciel , quel fatal échange ! j'ai causé tous les malheurs , j'ai flétri sa gloire ; je lui ai donné le coup de la mort.

Nous nous revîmes ; la honte , la joie & l'embarras éclatèrent réciproquement dans nos yeux. Je m'enivrai , je m'étourdis , je m'aveuglai de plus en plus. Enfin , mon père , apprenez un crime , un excès impardonnable , inoui.

Un ferin qu'elle avoit élevé , qu'elle chériffoit , s'échappa de la cage dans laquelle on le tenoit renfermé ; les perquisitions qu'on en fit dans les environs du palais furent vaines. Je lus dans les regards de ma princesse le chagrin qu'elle ressentoit d'une perte regardée comme irréparable ; je crus y lire mon devoir. Dès-lors le jour ne me vit point tranquille , la nuit ne me vit point goûter de repos , que je n'eusse retrouvé l'objet qui faisoit couler des larmes si précieuses. Je l'atteignis , & voulant causer une surprise agréable , je vole au cabinet des bains

où la cage se trouvoit suspendue : j'y pénètre sans être apperçu : un degré dérobé m'en avoit facilité l'avenue. J'ouvre, j'entre. Que devins-je ? Oh ! Ciel ! ma princesse dans le bain , sans que le moindre voile pût me dérober la vue de ses charmes , & seule ; car ses femmes s'étoient absentées sans précaution.

Surprise , étonnée à ma vue , confuse de l'état dans lequel elle paroît à mes yeux , elle sort de la cuve de marbre , & veut se jeter dans une garde-robe voisine ; l'agitation , le trouble , le désordre la font chanceler : elle tombe.

Je laisse échapper l'oiseau que je tenois : je me précipite vers elle pour la relever. Dès que je l'eus touchée , ah ! mon père ! de quel mouvement me sentis-je emporté ! O vertu ! peux-tu nous abandonner de la sorte ?

Dispensez.

Dispensez - moi du récit fatal d'une action dont la seule idée me fait frissonner , & dont les suites ont été si tragiques.

Depuis ce temps je n'osai reparoitre aux yeux de celle que j'avois si cruellement offensée. Et si je n'eusse présumé qu'elle auroit dans la suite besoin de mon secours , je me ferois sur le champ donné la mort; mais mon funeste pressentiment n'étoit que trop bien fondé. Dans le terme ordinaire de la nature , ma princesse mit au jour un fruit non moins infortuné qu'elle. Une amie dont elle étoit sûre & moi l'assistames lors de l'accouchement , que nous ne pûmes tenir secret. Je me saisis de l'enfant , je l'enveloppai du mieux qu'il me fut possible : je voulus le dérober à la mort sinistre dont il étoit menacé. Les ennemis que je m'étois si légit-

mement attirés , ne m'en donnèrent pas le loisir ; je me vis contraint à l'abandonner sur une route , & je ne doute point qu'il ne soit devenu la proie de ses persécuteurs , ou de quelque bête féroce & sanguinaire. . . .

En cet endroit Ollivier succombant à l'excès de sa douleur , fut forcé , pour la seconde fois , de s'interrompre , menacé de tomber dans une défaillance , plus dangereuse encore que la première ; le secourable vieillard a , de nouveau , recours à la phiole salutaire dont les effets sont si merveilleux. Ollivier revient à lui-même ; mais le sentiment amer qui le pénètre ne lui laisse que la force de s'exprimer par des sanglots.

Mon fils , lui dit le solitaire , votre foiblesse fut , sans doute , bien condamnable ; j'approuve que vous en ayez du repentir , & même de la dou-

leur ; mais pourquoi vous désespérer ? Pourquoi vous juger vous-même avec tant de rigueur ? Laissez , laissez tenir la balance à celui qui connoît seul la force de nos penchans , la foiblesse de la nature & le danger des occasions ; & s'il en est de vos malheurs comme de votre faute , peut-être ne sont-ils pas au comble où vous les supposez. Faites un essai de vos forces ; tâchez de me suivre jusques dans la cellule que je me suis pratiquée ; vous y prendrez de la nourriture & du repos. Peut-être même , & le ciel , dont je sens l'inspiration , permet que j'espère , pourrai-je vous apprendre des choses qui donneront du soulagement à votre douleur.

Aidé par le solitaire qui le soutient autant que le lui permet la caducité de l'âge , le chevalier s'achemine vers la demeure rustique que son hôte s'étoit

pratiquée dans les entrailles d'un rocher. Quelques fleurs champêtres en garnissent les approches. Une vigne sauvage en tapisse l'entrée; une table, deux sièges grossièrement travaillés, une tablette formée de deux planches, une natte qui couvre un amas de feuilles sèches, en composent l'ameublement.

Epuisé par une longue diète, Ollivier avoit besoin de prendre de la nourriture. Il trouve des racines cuites, des herbes aromatiques, des dattes desséchées, des fruits sauvages. Ces mets sont bien simples; mais ils suffisent aux besoins de la nature.

Pendant & après le repas, l'amant d'Agnès acheva de rendre compte de ce qu'il avoit fait depuis qu'il s'étoit éloigné de Tours, pour sauver s'il étoit possible la vie à son fils, & se souf-

traire lui-même à la honte du châti-  
ment.

Il n'avoit pas voulu perdre de vue le souverain dont il avoit si cruellement trahi la confiance. Il se trouvoit toujours aux côtés de ce prince ; mais sous une devise inconnue : il cherchoit à rencontrer la mort à son service , voulant au moins mériter sa grâce , s'il ne lui étoit pas possible d'obtenir son pardon.

La vérité, la candeur, la modestie caractérisoient le récit de notre jeune héros.

Confidérez, mon fils, lui disoit le sage vieillard, le merveilleux des faits que vous venez de me tracer ; reconnoissez-y les décrets du ciel, qui semble avoir conduit votre bras & combattu pour vous. Vos desseins, vos entreprises, ni même vos succès n'ont point obtenu l'effet que s'en étoit



promis votre prudence; mais votre prudence est bornée, & sans doute la possession des biens auxquels vous aspirez est attachée à de nouvelles épreuves de votre vertu. Ne vous découragez point. Ce que je fais de vous m'annonce les commencemens d'une haute destinée. Portez - vous à tout entreprendre pour atteindre au but auquel vous êtes appelé. J'ose vous promettre que vous justifierez mes présages.

Eh ! quelles peuvent être mes espérances, mon père, répondit Ollivier, si j'ai perdu, comme je ne puis en douter, les seuls objets de mon attachement sur la terre, mon fils & celle ? . . . . Car ne croyez pas que ma fatale passion soit éteinte. J'aime, oui... Modérez - vous, mon fils, reprit le solitaire; une passion, en elle-même, n'est pas un mal; mais dans un tel

excès, la religion & la raison la réprouvent. Voyez le désordre affreux dans lequel la vôtre vous plonge, elle vous aveugle tellement qu'elle réalise à vos yeux tous les objets de vos craintes, au point que, comblé des faveurs du ciel, vous le méconnoissez, & perdez toute la confiance que vous devriez avoir en lui. Venez, il est temps que je vous fasse rougir de votre injustice, & qu'en vous apprenant ce que vous devez faire, je vous force à rentrer en vous-même, à la vue des prodiges que le ciel a daigné faire en votre faveur.

Alors le solitaire prend un vase qu'au temps du repas il employoit à son usage ordinaire; il le remplit d'une eau pure, dans laquelle il répand un mélange dont il connoît l'efficacité. L'eau s'agite, bouillonne & se trouble; il s'en élève une vapeur épaisse

qui se répand dans la grotte dont elle chasse la lumière. Peu-à-peu la vapeur se dissipe , & le fond du vase , à travers l'eau devenue plus transparente encore , laisse voir aux yeux d'Ollivier les tableaux dont le solitaire lui donne l'explication.

Ollivier apperçoit le palais de Tours, la cour de Frédegilde : les objets n'ont rien de confus ; un jour brillant les éclaire ; leurs couleurs , leurs formes les distinguent , les caractérisent ; une vaste étendue leur donne lieu de se mouvoir & d'agir en liberté.

Telle une nappe d'eau transparente, resserrée dans les bornes d'un bassin étroit , présente à nos regards le vaste tableau du firmament , la marche active , mesurée , majestueuse des sphères célestes , la course déréglée des nuages que des vents opposés poussent avec fureur en des sens contraires.

Voyez, reconnoissez, mon fils, disoit le respectable vieillard, les murs qui virent élever votre enfance, & naître en même temps votre passion & vos malheurs. Voyez cette femme hautaine qui couvre d'un zèle hypocrite & d'une compassion affectée, les mouvemens de haine & d'ambition qui la dévorent. Le comte de Tours vient de prendre le chemin de la Palestine; elle a reçu de lui l'ordre de plonger l'infortunée princesse dans les horreurs d'une prison, & semble balancer sur l'exécution des volontés de son époux, en attendant les avis des ministres & des courtisans dont elle est environnée. La dangereuse flatterie suggère à la marâtre de s'abandonner aux mouvemens qui la maîtrisent, tandis que l'honneur, trop circonspect, que la vérité, toujours tremblante à la cour, détournent la

vue , observent un morne silence & se retirent.

Mais l'ordre, déjà conçu dans le fond du cœur, est bientôt donné, malheureuse Agnès ! La comtesse elle-même marche à la tête des satellites inhumains qui vont vous enlever de votre appartement.

Que devint Ollivier à l'aspect de la scène tragique dont le folitaire le rendoit témoin ? En proie aux passions les plus violentes, il oublie que ce qui se passe sous ses yeux n'est que l'effet d'une illusion qui lui retrace une action éloignée. Il s'agite, il frémit, il éclate, il va se précipiter sur le vase ; sa main égarée cherche des armes pour fondre sur les ennemis de celle qu'il adore.

Que faites-vous, mon fils, lui dit le folitaire ? Les objets qui viennent de vous frapper n'ont rien de réel

que leur exacte ressemblance avec des faits qui sont passés , & dont ils ne font que la naïve image. Calmez des transports qui deviennent inutiles autant qu'ils vous sont nuisibles , & cessez de troubler par vos larmes cette eau , ce miroir fidelle , qui peut-être vous retracera par la fuite des évènements moins atroces que ceux qu'il vient de représenter.

Voyez disparoître les murs au-dedans desquels commande l'impitoyable Frédegilde : reconnoissez ces plaines fertiles , ces bois fleuris , cette onde dont le cours majestueux fait la richesse & l'ornement de l'heureux pays qu'elle arrose. C'est la Loire. Voilà l'endroit où vous fûtes contraint de la traverser à la nage , poursuivi de trop près par vos implacables ennemis. Voyez cet enfant chéri , ce dépôt précieux que vous fûtes forcé

d'abandonner sur la rive. O bonté divine ! tandis que tu confonds les farouches persécuteurs de l'innocence , tu lui suscites des secours , tu lui fais trouver les ressources les plus étranges & les plus inopinées.

Tu le veux ! Aussitôt la brute renonce à sa férocité : son instinct prend de l'étendue : elle se revêt d'une sensibilité dont les hommes eux-mêmes semblent s'être dépouillés.

Tu ouvre les cœurs ! Et l'humanité exerce les droits les plus puissans sur des âmes que des travaux pénibles & journaliers devroient avoir absolument endurcies.

Une biche erroit dans la campagne , cherchant partout le faon que des chasseurs lui avoient ravi. Ollivier , père trop heureux ! vois comme elle fut attirée par les cris de l'enfant que tu venois d'exposer. On diroit qu'elle reconnoît

reconnoît le bien qu'elle a perdu : elle accourt : elle le caresse : elle l'alaite : elle oublie le soin de sa propre conservation.

Un payfan que le hafard, ou plutôt l'effet d'une direction éclairée, a conduit en cet endroit, observe ce spectacle fingulier. La tendre nourrice le regarde d'un air inquiet ; mais elle ne cherche point à se dérober par la fuite, & semble avoir perdu sa timidité naturelle.

Le villageois approche : il prend l'enfant entre ses bras, la biche fait retentir l'air de ses plaintes, & tourne autour de l'innocent ravisseur : elle s'élance : elle n'abandonnera plus le trésor qu'elle pense avoir recouvré : elle se rend compagne de l'homme, qui, pénétré du prodige dont il vient d'être témoin, arrive à sa cabane au



milieu de sa famille , étonnée du cortège surprenant dont elle le voit accompagné.

Rassurez-vous , chevalier , une villageoise simple , mais vertueuse , prendra soin désormais de cet enfant , dont le sort vous a donné tant d'inquiétudes. Et si quelque jour , ayant fléchi la juste rigueur du ciel , vous parvenez à la jouissance d'un destin plus heureux , allez à l'endroit où la rivière du Cher , après avoir arrosé les plaines riantes de Liège , de Montrichard , de Blère & de Chenonceaux , va se perdre au-dessous de Langets , & mêler ses ondes à celles de la Loire ; vous y trouverez celui dont vous avez pleuré la perte imaginaire. Ah ! s'il pouvoit un jour se voir arroser des larmes , réchauffé dans les bras de sa tendre mère ! Mais qu'il est à craindre qu'elle ne succombe elle-même

dans les épreuves rigoureuses par lesquelles on la fera passer !

Tournez vos regards vers cette tour antique ; considérez ce cachot affreux. Un soubirail étroit permet à peine à l'air de s'y renouveler. La lumière , forcée de se replier dans des détours obliques , semble n'y pénétrer , n'en dissiper les ténèbres qu'autant qu'il est nécessaire pour affliger les yeux par la vue du triste spectacle que présente ce séjour effrayant.

Un espace , qui laisse à peine au corps la liberté de ses mouvemens , est fermé d'un mur impénétrable que baigne un limon infect & verdâtre. c'est dans cet endroit horrible , c'est parmi les insectes & les reptiles venimeux dont il est le repaire , qu'on retient indignement celle que je n'ose nommer , ce chef-d'œuvre de la nature , ce modèle de douceur & de

patience. C'est-là que gémissent avec elle ( j'oserois l'ajouter encore ) la vertu & même l'innocence.

Une natte à demi-usée est le seul meuble qui soit à son usage. Les mets les plus grossiers, les plus vils, les plus nuisibles à la santé, lui servent de nourriture, & n'ont d'affaïsonnement que l'abondance des pleurs dont ils sont baignés.

Encore si celle qui cause tant de malheurs pouvoit les respecter, si la barbare marâtre ne violoit pas les portes de la prison pour venir insulter à la victime dont la douceur & la constance l'irritent, au lieu de la défarder !

Cependant tout semble avoir oublié cette infortunée : au milieu d'une cour dont elle étoit autrefois l'idole, personne n'ose élever la voix en sa faveur. Bobée, la seule Bobée, hasarde enfin

une démarche. Les entrailles de cette tendre nourrice se révoltent à la nouvelle du traitement que l'on fait à sa princesse, aucune considération, aucun danger ne l'arrêtent; elle accourt: elle traverse un fossé profond & fangeux, dont on croit le passage impraticable: elle arrive au pied de la tour: elle prête l'oreille: des plaintes faibles, mais touchantes, l'attirent vers le foupirail; elle reconnoît la voix.... Ah! dit-elle, c'est vous, ma chère fille! qu'il me soit permis de vous donner ce nom! Eh! fasse le ciel qu'un autre que moi vous le prodigue un jour! vous vivez donc encore? Ah! que j'ai tremblé, lorsque malgré le noir secret que l'on observe, j'ai appris avec quelle indignité, avec quelle cruauté l'on vous avoit traitée! Mais vous vivez! essayez de me donner la main; que je m'assure qu'il vous reste

assez de force pour lutter contre votre destinée. Ah! ma fille, je mourrois, je serois déjà morte d'ennui, si je n'avois pensé que ma vie pouvoit vous être nécessaire. Oh! mon souverain, quel démon cruel vous aveugloit, quand vos ordres rigoureux armèrent si puissamment contre nous un tigre dénaturé? Rassurez-vous cependant, ma fille, ranimez votre courage, & remplissez-vous de confiance, Dieu ne vous a point abandonnée. Votre amant, votre enfant sont sauvés. La colère céleste a aveuglé, frappé leurs persécuteurs. Je fais que, réduits au désespoir par le peu de succès de leurs tentatives passées, vos ennemis n'aspirent plus désormais qu'à votre trépas. Cependant je n'apprends rien de leurs entreprises ouvertes; peut-être.... mais la voie que je vais vous ouvrir peut vous mettre à l'abri de ce

danger. Ne recevez rien de leurs mains trop suspectes. Je viendrai moi-même, & tous les jours, à la faveur des ombres de la nuit, vous apporter les secours qui vous feront nécessaires pour prolonger votre vie. Ne négligez pas d'en prendre soin. Je vous en conjure pour moi, qui ne pourrois vous survivre, pour un peuple que la crainte réduit maintenant au silence, mais qui vous adore, & n'a d'espérance qu'en vous ; pour un père qui vous châtie, mais qui ne se porte sans doute qu'à regret à cette extrémité. Que ses entrailles frémiroient, s'il pouvoit favoir combien il est cruellement obéi ! Votre amant lui-même, si j'en crois l'espérance qui ne fauroit mourir dans mon cœur, le défermera à force de vertus. Vivez, vivez, ma fille, quand ce ne seroit que pour vous-même. Songez que vous ne pouvez mourir

maintenant que dans l'avilissement & dans l'opprobre, & que vous vous devez toute à votre gloire.

C'étoit ainsi que le Solitaire rendoit les expressions de Bobée. Mais le feu de l'action de cette tendre nourrice, représenté naturellement au fond du vase, les peignoit encore plus vivement.

Cependant un foible rayon de lumière perce pour un instant le cachot, & laisse voir Agnès pâle, défaite, tremblante; elle se soulève avec peine sur la pointe des pieds, & passe, quoique difficilement, la main à travers les barreaux de sa prison: elle ranime ses forces pour répondre aux caresses de sa nourrice, que le saisissement & la douleur ont rendue muette, & qui ne s'exprime plus que par des sanglots.

Ollivier dévore des yeux ce specta-

cle. Les passions dont son ame est affectée se caractérisent tour-à-tour sur sa physionomie ; il frémit , il s'emporte , il soupire , il parle , il gesticule , il est hors de lui-même ; mais ces objets si tragiques , si capables d'émouvoir son cœur , viennent tout-à-coup de disparaître.

La tour qui renferme Agnès , & le château dont elle fait partie , ne se montrent plus que dans l'éloignement. La plaine des environs , qu'on aperçoit dans toute son étendue , se couvre d'une foule innombrable de guerriers : leur superbe ordonnance , leur attitude fière & menaçante impriment le respect & la terreur sur le passage.

Le villageois effrayé , suivi de sa famille éplorée , chargé des débris de sa fortune , & chassant devant lui ses troupeaux timides , se retire avec précipitation dans les villes. On distin-



gue au loin les ravages de la flamme ; les ruisseaux sont teints de sang ; les ronces en sont fouillées , la terre en est abreuvée. Les plaines sont couvertes de cadavres & de corps expirans. Les oiseaux carnaciers , attirés par la proie que leur livre la faux tranchante de la mort , planent de tous côtés dans les airs.

Des rois d'armes , couverts de leurs soubrevestes & le sceptre en main , se présentent au conseil assemblé par Frédegilde , & la somment de rendre sa capitale à la discrétion de Richard , duc de Bretagne , si cette princesse ne veut exposer l'Etat dont elle a la régence , & le peuple qu'elle gouverne , au dernier des malheurs.

Sachez , mon fils , quel est le sujet qui livre la Touraine au fer , à la flamme , & à toutes les horreurs de la plus cruelle guerre.

Le fils de la comtesse Frédegilde , non content de s'être déshonoré en Bretagne par des brutalités inouïes , par d'indignes lâchetés , par des affronts faits à la personne du duc lui-même , y a commis d'horribles attentats , dont Richard a vainement demandé la réparation.

L'impérieuse comtesse croit que son fils doit tout oser avec impunité : elle fait que l'armée Bretonne est en marche pour venir fondre sur les Etats qu'elle gouverne ; elle dédaigne d'entrer dans des négociations qui pourroient conjurer l'orage ; elle rassemble autour d'elle ce peu de chevaliers à qui leur âge ou leurs infirmités n'ont pas permis de prendre avec Sigismond la route de la Terre-Sainte ; s'aveuglant au point de croire que ces faibles ressources pourront au moins balancer la fortune entr'elle & les

ennemis qu'elle s'attire ; déterminée d'ailleurs, quoiqu'il en puisse arriver, à sacrifier tout plutôt que de descendre à la moindre des soumissions.

Les bretons, indignés de la hauteur avec laquelle on leur refuse la justice qu'ils demandent, pressent avec vigueur le siège de Tours qu'ils ont entrepris. Les Tourangeaux, resserrés dans l'enceinte de leurs murs, opposent à leurs ennemis une valeur qui s'aide des ressources de l'expérience.

Voyez, mon fils, voyez avec quel acharnement on combat de part & d'autre ; voyez comme la victoire, en balance, passe successivement de l'un à l'autre parti : mais hélas ! qu'il en coûte cher au vainqueur !

Infortunés citoyens ! en vain vous attendez votre salut de votre habileté, de votre courage : un fléau redoutable se joint aux armes qui vous assiègent ,

assiègent , & leur facilitera bientôt votre défaite. Déjà je vois la maigreur & la défaillance, symptômes trop reconnoissables de la faim qui dévore vos soldats, leur ôter la force de venir défendre les brèches, & même celle de soutenir le poids de leur armure; leurs corps exténués s'affaissent sur leurs genoux languissans. Comment soutiendront-ils les nouvelles attaques dont on va les accabler? Je vois avancer des machines redoutables. Que je crains!...

O Tours! ô ma patrie! ô ma chère Agnès! dit Ollivier hors de lui-même, en interrompant le sage vieillard; puis s'adressant à lui, les larmes aux yeux: hélas! dit-il, vertueux mortel, mortel éclairé, mortel chéri de Dieu, vous qui, par sa permission, venez d'opérer tant de prodiges en ma présence, j'embrasse vos genoux; ayez compas-

sion de l'état dans lequel je me trouve ; que le malheur de ma patrie vous touche ; que je puisse voler au secours de tout ce qui m'est cher , le sauver & mourir.

Ce zèle , ces mouvemens , mon fils , sont dignes de la grandeur de votre ame , & de l'excellence de votre naturel , répondit le vertueux Anachorète ; mettez votre espérance en celui qui vous a soutenu jusqu'à ce jour. Je contribuerai de mes conseils & de mon foible pouvoir à l'accomplissement de ses volontés & de vos desirs. Les espaces qu'il vous faut traverser sont immenses : tous les momens vous sont précieux. Partez : que la même route qui nous a conduits à ma cellule , vous ramène jusques sur les bords du torrent près duquel je vous ai rencontré. Vous trouverez une troupe de chevaux sauvages qui se défaltèrent au courant ;

approchez-vous d'eux avec confiance : ils ne prendront point la fuite à votre aspect. Saisissez le premier qui se présentera ; un choix scrupuleux vous deviendrait inutile. Les secours qui vous sont réservés ne tirent point leur efficacité d'une vertu qui leur soit propre , mais de la volonté toute-puissante de celui qui vous les envoie.

Le Solitaire avoit à peine achevé ces mots, qu'Ollivier, transporté de reconnaissance , embrasse de nouveau les genoux de son bienfaiteur , lui demande sa bénédiction , & s'en sépare.





## C H A N T X.

**F**LEUR-DE-MIRTE , entre les bras de Zerbin dans une nuit obscure , au fond d'une forêt solitaire , se trouvoit bien exposée , lorsqu'au milieu de ses transports les plus vifs , le musicien se sent tout-à-coup engourdi , comme on l'est , selon le dire des naturalistes , au toucher de la torpille. Honteux de son état , il cherchoit à le déguiser , quand un bâillement scandaleux lui échappe & le décèle.

La Belle étoit encore dans le premier étonnement du tour que prenoit son aventure ; mais d'autres bâillemens successifs vinrent redoubler sa surprise. Bientôt son adversaire , vaincu par le sommeil annoncé par tant d'avant-cou-reurs , se laisse aller sur l'herbe ,

s'étend, ferme les yeux, s'endort, & ronfle à faire trembler la forêt. Je vous laisse à juger si la Dame se leva bien vite pour s'éloigner d'une compagnie qui la mettoit dans le cas de rougir à tous égards; on croit même qu'il lui échappa de dire assez haut : *Je ne fais rien de si méprisable que cet homme.*

Pour l'intelligence de cette aventure, il est bon de savoir en quel endroit du globe le hasard avoit transporté notre héroïne; c'étoit sur une pointe avancée des côtes d'Anatolie, province de l'Empire Grec. Cette pointe, exposée aux incursions des pirates, étoit inculte & déserte; mais l'intérieur du pays ne l'étoit pas; on trouvoit même à quelques cent pas du bois qui servoit d'asyle à la Belle & au musicien, un château d'assez belle apparence, dont le maître s'appeloit



Zaman : nouvel acteur , dont il n'est pas hors de propos de donner une légère idée.

C'étoit un chevalier grec , d'une naissance distinguée : il avoit brillé dans sa jeunesse à la cour de Constantinople , où il avoit dissipé sa fortune ; puis se trouvant entre deux âges & sans ressources , il s'étoit jeté dans les bras d'une douairière opulente , qu'on nommoit la Dame du Marécage , souveraine d'un étang de vaste étendue ; mais possédant un fief d'une plus grande conséquence encore ; car au moyen d'un commerce qu'elle entretenoit avec des esprits d'un certain ordre , elle s'étoit fait des vaisseaux d'une toute autre conséquence que ne le font des grenouilles & des poissons ; en un mot , elle jouoit de la baguette.

Elle étoit vieille & laide , mais laide

à l'excès ; quant au caractère , elle n'étoit que bizarre , exigeante , inquiète , jalouse , aigre , tracassière , acariâtre , vindicative , implacable , s'aimant beaucoup & n'aimant qu'elle , faisant le mal par principe , & un peu de bien par occasion à quelqu'un , quand il en pouvoit résulter un très-grand dommage à quelqu'autre ; du reste elle étoit d'un assez bon commerce : depuis qu'elle avoit fermé sa porte à tout le monde , elle ne querelloit plus chez elle que son mari & ses domestiques ; mais il est vrai qu'elle ne leur laissoit pas un moment de repos.

Cela troubloit un peu le mari dans la jouissance de sa fortune , & soit philosophie , soit nécessité , il menoit une vie entièrement retirée. C'étoit dommage ; il savoit le monde , & étoit pourvu de mille petites qualités

qui pouvoient l'y rendre agréable : d'ailleurs , il faisoit de son temps le meilleur emploi qu'il pouvoit ; comme il n'aimoit pas l'exercice de la chasse , le matin & le soir étoient consacrés à des promenades , & le reste du jour aux amusemens du cabinet.

Il avoit-là des brochures , des pinceaux , des ciseaux , des fourneaux , des instrumens de musique , de physique & de mathématique. Après des lectures d'une digestion facile , il commençoit tour-à-tour une boëte , une miniature , une découpure , un régule d'antimoine , retournoit un couplet de chanson , faisoit un cadran solaire , ou jouoit un air sur la mufette. Mais comme ce savoir-faire n'empêchoit pas qu'il ne trouvât du temps de reste ; que d'ailleurs il est des momens où les ressources de ce genre , quelque multipliées qu'elles soient , deviennent

insipides , il s'étoit mis dans le cas d'avoir le sommeil à commande , & voici les moyens qu'il avoit employés.

Dans les premiers empressemens d'un nouveau ménage , & lorsqu'il y regnoit encore une forte de confiance , la Dame avoit initié son mari dans les mystères de l'art qu'elle professoit. Les gens de qualité ne sont pas faits pour donner dans la magie noire : le chevalier s'en étoit tenu au rudiment , dans lequel il avoit puisé des teintures qui l'eussent au besoin fait passer dans tous les pays du monde pour un homme qui jouoit supérieurement de la gibecière. Le trait que je vais vous rapporter fut son coup d'essai & son chef-d'œuvre.

Il charma les eaux d'un réservoir qui servoit à l'ornement & à l'utilité de ses jardins , & leur donna la vertu soporifique. Il usoit depuis fréquem-

ment de ce breuvage , & se déroboit de cette manière aux langueurs de l'oïveté & aux ennuis de ses chagrins domestiques.

Au sortir du réservoir de Zaman , les eaux se répandoient dans la campagne. Souvent trompés par leur pureté apparente & par leur fraîcheur , les oiseaux , les bêtes fauves venoient s'y désaltérer ; mais la soif étanchée , la fauvette , au milieu d'une cadence , sentoit se relâcher les fibres de son gosier mélodieux. La biche , le daim , le chevreau léger ne pouvoient plus bondir dans la forêt , & gagnoient à pas lents l'ombrage le plus voisin pour s'abandonner au sommeil.

Fleur-de-Mirte & Zerbin , pendant ce repas frugal , dont les fruits du bocage firent tous les fraix , croyant l'onde du ruisseau qui serpenoit entre les gazons sur lesquels ils étoient assis ,

aussi innocente qu'elle étoit claire, en burent fans discrétion, & ces mêmes eaux étoient enchantées. On a vu quelle impreflion elles avoient fait fur les fens du musicien. A cinquante pas de lui, on auroit trouvé fon héroïne endormie, & précifément elle fut rencontrée par le maître du château.

Il fe promenoit feul au point du jour dans le bocage; il voit au pied d'un arbre une personne qui lui femble plongée dans un profond fommeil. Au turban dont elle est coëffée, au refte de l'équipage, le Grec juge que ce dormeur est un Sarrazin. L'habillement de notre voyageufe favorifoit la double erreur. La figure & la jeunesse de l'étranger frappent Zaman. Par quel hazard, fe dit-il à lui-même, ce jeune homme a-t-il été porté fur ce rivage? Ensuite il l'éveille,

non fans effort, & lui fait en langue Franque les questions que l'on peut supposer.

Le prétendu Sarrazin s'étend, se frotte les yeux, regarde avec étonnement l'homme qui lui adresse la parole, & cherche à lui rendre une réponse.

Seigneur.... je suis... je viens... j'étois.... pardonnez-moi, je suis tellement accablée....

Tout ceci se disoit en françois, passable pour le temps, & le grec, qui avoit voyagé, n'en perdoit pas une syllabe; cependant il ne fit pas alors attention que la personne qui lui répondoit, se trompoit de genre en parlant d'elle-même, & se féminisoit dans sa réponse; mais il fut surpris que le langage démentît le vêtement.

Je vois, lui dit-il, que vous avez  
besoin

besoin de repos : mon château n'est qu'à trois cent pas ; la route qui nous y conduit est aisée ; vous n'avez qu'à me suivre , je vous offre l'asyle & les secours qui pourront dépendre de moi.

Fleur-de-Mirte se lève , & se met en devoir de marcher sur les traces de Zaman ; elle fait un pas , puis une chute : elle se relève & retombe encore. Voilà le turban qui se détache & roule à quatre pas : voilà des cheveux du plus beau blond cendré qui s'échappent à grands flots de leur prison : voilà cette physionomie charmante , qui , débarrassée de nuages , paroît & brille de tout son éclat.

Oh ! oh ! dit , à part soi , le grec qui s'avance pour donner du secours à son nouvel hôte , je suis plus sûr que jamais de n'avoir pas affaire à un Turc. Alors il relève la belle , la soutient par dessous le bras , & sans rien laisser en



trevoir des soupçons qu'il a formés, il la conduit à une porte secrète qui donnoit entrée dans les jardins du château.

Que Zaman est satisfait du trésor dont le hasard vient de le rendre maître ! qu'il en devient avare ! il voudroit pouvoir le dérober à tous les yeux. Il va le renfermer dans un endroit absolument isolé de son palais, & qui n'étoit fréquenté que par lui seul. Il rentre chez lui, fait appeler son homme de confiance : Facreddin, lui dit-il, je suis le plus heureux de tous les hommes. J'ai trouvé. . . . Mais le temps est précieux : tu me feras servir au pavillon des bains. Je ne veux que quatre plats qui soient exquis. Du reste, je ne suis chez moi pour personne. Disperse sur les avenues des surveillans pour écarter les gens qui pourroient venir de la part de madame ;

car , quant à elle , depuis son dernier trait d'humeur , j'ai lieu de me flatter qu'elle me laissera quelques jours de repos , & ne viendra pas me troubler. Dès que tu auras donné les ordres , tu me rejoindras , & tu sauras tout par le détail. Je te ferai voir. . . . Non tu ne peux t'en faire une idée. En finissant ces mots , Zaman vole à sa garde-robe & à son miroir , & va donner un nouveau lustre à sa parure ; il va se parfumer de ce que l'orient a de plus précieux aromates , & plein de douces espérances , tout éclatant d'or & de saphirs , embaumant l'air des odeurs qu'il exhale , il prend la route du cabinet des bains , dans lequel il avoit laissé le dépôt devenu si cher à son cœur.

Cependant notre héroïne , qui s'étoit vue tour-à-tour , bien accueillie , puis abandonnée & renfermée dans un

appartement solitaire , ne favoit qu'augurer du traitement qu'on lui destinoit.

Où suis-je , disoit-elle , & que veut-on faire de moi ? L'homme qui m'a présenté des secours a l'extérieur noble , le ton obligeant ; mais pourquoi s'éloigner avec tant de précipitation , après m'avoir conduite ici ? Quelle bizarre précaution l'engage à m'y tenir sous la clef ? Que craint-il ? Que dois-je craindre à mon tour ? Serois-je réservée à des aventures plus étranges , plus facheuses encore que celles qui me sont arrivées , depuis que j'eus le malheur de m'éloigner de Tours & de la France ? O Agnès ! ô Enguerrand ! ô jour fatal ! . . . .

La belle alloit continuer son apostrophe ; ses amis , son amant , ses connoissances , la nuit comme le jour , tout s'y fût trouvé confondu. Mais

un remords se fait sentir au fond du cœur.

On se rappelle je ne fais quel homme, je ne fais quelle scène, je ne fais quel moment; les joues se couvrent de rougeur. On s'en prend à ses cheveux, on se traite avec la dernière rigueur. Tant il est vrai que les cœurs délicats ne se pardonnent rien: car peut-être notre héroïne n'étoit-elle pas aussi coupable qu'elle se le paroïsoit à elle-même.

Elle avoit passé un peu rapidement du mépris à la confiance, & peut-être un peu plus loin. L'objet de ces étranges révolutions pouvoit n'en être pas fort digne. Mais la nature, en jouant son jeu, consulte-t-elle toujours les bienféances? Et faut-il être au moins chevalier pour mettre en péril la vertu d'une belle?

La porte du falon qui s'ouvrit arra-

cha la dame à ses réflexions. C'étoit le grec , enivré d'amour & d'espérances : il entre , il est assis , il est à genoux , il parle , il presse , il se tait , il agit. Le désordre de ses discours , la pétulance de ses regards , le feu , la hardiesse de ses actions , annoncent ses desseins à la belle , qui ne fait comment conjurer l'orage dont sa pudeur est menacée.

Les entreprises sont brusques ; déconcertées , elles se renouvellent & se multiplient ; il semble qu'on ait affaire à cent mille mains. Le combat entre les forces opposées est trop inégal ; on a recours aux cris. L'emportement des caresses les arrête au passage , & la victoire est au moment de se déclarer pour le plus fort. Mais la vertu qui se ranime employe enfin les dernières ressources ; les dents , les ongles entrent en jeu , & le téméraire ath-

lète, vaincu par la douleur que mille petites blessures lui font ressentir, se voit forcé de suspendre ses attaques, & se retire dans le vestibule pour réparer son désordre.

Facreddin, l'homme de confiance, arrive sur l'entrefaite ; on lui raconte en deux mots l'aventure. J'éprouve, lui dit son maître, une résistance à laquelle je n'ai pas dû m'attendre. La petite personne est mutine. Il me faudroit du temps, & je n'en ai pas à perdre ; fais-nous servir ? & donne-nous de ce vin que tu as mis en réserve par mon ordre ?

Facreddin se retire. Zaman rentre dans le cabinet ; il jette les yeux sur le sofa où l'étrangère étoit assise ; il ne la voit plus.

Elle s'est peut-être retirée dans une garde-robe voisine : il y passe & ne la trouve point. Mais la garde-robe a

une fenêtre qui donne sur un parterre attenant au pavillon : la fenêtre est ouverte ; la belle s'est précipitée.

Il ne seroit plus question de l'amante d'Enguerrand , si son désespoir l'eût bien servie. Elle s'élançe , sans considérer le danger , & va tomber de trois pieds de haut sur un gazon ; car l'appartement étoit au rez-de-chaussée.

Nullement étourdie de sa chute , & pensant pouvoir échapper par la fuite, elle suit le tour de l'enclos, qui n'étoit point vaste. Aucune issue ne s'offre à ses regards. Il est un bassin d'eau vive au milieu du parterre : elle vient tristement s'asseoir sur les bords.

Elle est confuse , irritée , furieuse , désespérée ; elle jette des regards au ciel , comme pour lui reprocher l'abandon dans lequel elle se trouve : elle les ramène vers la terre , comme pour y trouver un asyle , & les promène

en passant sur le crystal de l'onde, qui lui retrace son image : elle se voit plus belle que jamais. Le désordre de sa chevelure & l'émotion ajoutaient encore à sa beauté.

Il lui vient une idée sinistre. Défigurons, dit-elle, ces traits dont l'éclat funeste m'expose au dernier des malheurs. Elle dit, & veut consulter le miroir liquide pour commencer d'abord le ravage par ceux de ses charmes qui lui sembleront les plus touchans.

L'onde s'émeut & se trouble. Peut-être que quelque esprit élémentaire en agitoit la surface. Les mains de la belle s'arrêtent d'elles-mêmes, & se refusent au rigoureux ministère dont on prétend les charger.

Mais la crainte, le courroux, le désespoir viennent de donner un plus mauvais conseil. La belle veut se noyer, elle se jetoit dans le bassin, lorsque



Zaman arrive & la retient à la volée.

Elle veut refuser les secours ; mais on y joint les instances , la soumission , les prières , les protestations , les promesses d'une conduite plus respectueuse. On s'excuse sur la méprise que la singularité de la rencontre & le travestissement rendent , en quelque sorte , pardonnable ; & si l'on ne se fait pas entendre avec plaisir sur quelques uns des points , on gagne enfin sur celui de faire accepter des vêtements & de la nourriture ; c'est que le besoin se faisoit sentir , & qu'il parle plus haut que le dépit & la raison même.

Le repas est servi. On devine quelle peut être la conversation. Le chevalier se dévoue au service de la dame ; mais il voudroit connoître celle qu'il aura le bonheur de servir.

La dame répond avec réserve. Elle

ne dit pas exactement vrai. Les voyages font une mauvaise école pour apprendre à dire la vérité. Voilà à peu près ce qui se dit tout haut : voyons maintenant ce qui se passe dans l'intérieur.

Cette princesse fait bien la difficile ; mais nous la verrons venir , & il faudra qu'elle marche bien droit , si je ne l'égare. C'est le raisonnement du Grec.

Cet homme n'a pas trouvé son compte : c'est un insolent ; mais je suis entre ses mains : il peut me devenir utile. Il faut me contraindre & le ménager. Voilà ce que pensoit la dame.

Là - dessus on apporte une coupe remplie de vin de Scio , & on la vuide. Tour-à-tour , lourde ou légère , cette coupe chemine ainsi du buffet à la table , & ne voyage pas inutilement pour les convives , non qu'elle les défaltère mieux que ne feroit tout autre

breuvage. Il semble même que la modeste Fleur-de-Mirte en use avec plus d'avidité & moins sobrement qu'à son ordinaire. Les visages s'épanouissent, les discours sont moins composés, les confidences plus naïves. Il règne un air de complaisance dans la façon dont on s'écoute. Les regards s'animent peu-à-peu ; bientôt ils étincellent de ce feu qu'inspirent la gaiété, la liberté, lors-même qu'il s'y mêle un peu de désordre.

Zaman entonne une chanson de table : les paroles en sont un peu libres ; on ne s'en scandalise point ; il risque une galanterie, on se contente de n'y pas répondre : il fait une caresse, on la tourne en badinage ; enfin tout alloit bientôt abandonner au Grec une victoire que les liqueurs frelatées, les épices & les agaceries de toute espèce avoient adroitement préparée,

préparée , quand le falon retentit d'un cri aigu & fi perçant , qu'il fait fendre les glaces des croisées , & brife les cryftaux & les porcelaines employées fur les fervices. La table fe renverfe : la terre s'entr'ouvre , & vomit un monftre hideux à travers un tourbillon de fumée & de pouffière ; les yeux ardens de courroux & la griffe étendue , il s'élance fur Zaman : c'est fa tendre époufe ; c'est la dame du Marécage. Quelle aigreur ! quelle fureur ! quel torrent d'injures ! Il n'est pas de crayon affez noir pour peindre une fcène d'un caractère fi tragique.

Le chevalier Grec eft pétrifié ; le cerveau de la belle voyageufe , ébranlé par le mélange & l'action des vapeurs qui l'ont troublé , achève de fe déranger entièrement.

La dame du logis a déjà imprimé fur le vifage de fon époux les marques

de sa fureur. Elle se tourne ensuite vers l'innocent objet de sa jalousie. Insolente aventurière , lui dit-elle , ton exemple épouvantera tes pareilles : elles frémiront de crainte & d'horreur au seul aspect de ma maison.

Elle dit, & cramponnant ses mains crochues dans les tresses blondes de sa rivale, elle frappe du pied & s'élève en blasphémant dans les airs.

Elle est au-dessus de l'atmosphère ; elle y plane ; elle cherche des yeux l'endroit le plus propre pour y consommer sa vengeance.

Elle voit un rocher fourcilleux qui présente aux rayons du soleil & à la fureur des orages sa tête aiguë & dépouillée ; elle s'arrête au-dessus , & laisse échapper sa proie. Vas , dit-elle , vas te briser , malheureuse ! . . .

Fleur-de-Mirte n'est plus qu'à deux doigts du rocher menaçant. La bar-

bare magicienne s'est ravivée : elle plonge dessus & la retient. Non, non, dit-elle, ton supplice seroit trop doux. Vas trouver une mort lente dans le sein des flots.

Voilà Fleur-de-Mirte en pleine mer : elle se débat ; elle va se noyer. Voici la furie qui revient encore à la charge & l'enlève.

Elle va, sans doute, chercher l'ouverture de quelque volcan, pour lui faire essayer, les uns après les autres, les genres de mort les plus cruels ?

Non, il est aux portes d'Antioche une fontaine destinée à des usages publics. C'est au pied de quelques cicomores qui l'entourent, que la fée transporte sa rivale : elle la laisse tomber sur le sable avec assez de précaution, & disparaît.

Une troupe de cavalerie s'approche de la fontaine ; elle a l'air leste, l'é-

charpe blanche , & les plumes de même couleur ; on apperçoit la belle : on l'entoure , on s'empresse à la secourir ; elle ouvre les yeux , & se trouve entre les bras , la tête & les épaules appuyées sur le sein d'un des plus beaux cavaliers qu'eussent vu jusques-là l'Europe & l'Asie ; une stature , un port héroïque , un teint brun & frais , un coloris animé , des dents d'une blancheur à éblouir , un nez aquilain , des sourcils , des cheveux d'un noir bien décidé , une figure où triomphoient à l'envi la force , la fraîcheur , & la jeunesse. Les regards du guerrier étoient attachés sur elle. Des yeux pleins de feu , bien coupés , que la compassion , qu'un intérêt d'une autre espèce animent , ne doivent rien avoir d'effrayant. Mais l'imagination de la belle étoit étonnée. Juste ciel , s'écria-t-elle ! . . . . Eh ! qui peut vous épouvanter , madame ? . . .

Où suis-je ? Qui êtes-vous , repliqua Fleur-de-Mirte , en cherchant à changer de situation ? Madame , reprit le guerrier , puisque je n'ai pas le bonheur d'être connu de vous , je suis Ebé-  
rard , prince d'Antioche. Je venois pour prendre l'air avec ma suite auprès de cette fontaine : nous vous avons apperçue ; je suis descendu de cheval pour vous donner les secours dont vous paroissez avoir besoin. Jusqu'ici , grace au ciel , ils n'ont pas été malheureux. Mais , madame , puis - je à mon tour vous demander quelle est la personne à qui mon bonheur vient de me rendre utile ? Quel accident vous avoit mis dans l'état fâcheux où nous vous avons trouvée ? Comment il est possible que vous ayez été au moment de vous noyer dans un bassin aussi étroit ? car , à l'humidité de vos cheveux , de vos habits , on ne peut



se tromper sur la nature du péril que vous avez couru. Est-ce l'effet d'un accident ? Ai-je à vous venger de quelque scélérat ? Le connoissez-vous ?

Plus le comte d'Antioche fait de questions , plus il augmente l'embarras de la Dame. Que dira-t-elle ? Son aventure , depuis qu'elle a mis le pied dans le palais de la fée du Marécage , lui semble à elle-même si bizarre , si précipitée , qu'elle n'en a qu'une idée confuse ; elle craint de raconter des rêves en disant ce qui lui paroît la vérité ; d'ailleurs elle croit que la prudence ne lui permet pas de se faire connoître. Heureusement sa situation lui fournit une excuse naturelle. Seigneur , répondit-elle , vous êtes noble , conséquemment généreux , faites-moi conduire à la ville prochaine ; l'anéantissement dans lequel je me trouve ne

me permet pas pour le moment de vous en dire davantage.

Le ton dont notre héroïne dit ce peu de paroles, ne lui fit rien perdre de l'opinion que le comte d'Antioche avoit conçue d'elle. Son zèle à la servir n'en devint que plus ardent. Il ordonne qu'on aille chercher à l'instant une litière commode, & pendant le court intervalle, nécessaire à l'exécution de ses volontés, craignant d'incommoder la Dame, il ne lui parle que par ses attentions ; elle, qui a de bien meilleures raisons pour garder le silence, affecte de ne rien voir & de ne rien sentir.





## C H A N T X I.

**L**ES promesses faites à l'amant d'Agnès n'avoient pas été vaines. Ollivier presse déjà les flancs du vigoureux coursier dont il est redevable au vertueux solitaire. L'animal docile obéit aux genoux, à la voix, & même à l'intention de son cavalier, qu'il conduit avec une vitesse incroyable jusqu'aux rives du Jourdain, & bientôt aux murs de Césarée. Il trouve un bâtiment prêt à mettre à la voile : il s'embarque ; les vents, la mer lui sont favorables ; il traverse avec la vitesse de l'éclair les mers de Syrie, celles d'Égypte, de Candie & la Méditerranée : enfin il est sous les murs de Tarascon. Son fidelle compagnon de voyage, son coursier fait déjà retentir la plaine de ses hennisse-

mens ; il agite sa crinière majestueuse ,  
il ronge son frein blanchissant d'écume :  
il part & laisse à peine la trace de ses  
pas légers sur le terrain qui semble  
se dérober sous lui. Mais un obstacle  
qui paroît insurmontable se présente ,  
& l'arrête au milieu de sa course  
rapide.

Un fleuve impétueux sort du lit que  
lui avoit tracé la nature ; il a détruit  
les foibles digues que l'art lui avoit  
vainement opposées , il s'élançe dans la  
campagne ; on le reconnoît aux rava-  
ges , à la désolation , à la terreur qu'il  
répand partout sur son passage. C'est  
la Durance.

Les ponts sont emportés , les chauf-  
fées sont détruites : une campagne inon-  
dée n'offre aux yeux du voyageur que  
des arbres déracinés , des cabanes , des  
maisons enlevées & flottantes , des  
abîmes de sable cachés sous des eaux

limoneuses , tout est dangereux , effrayant.

Le maître d'une hôtellerie , sur la porte de laquelle se trouve Ollivier , lui adresse la parole : Seigneur chevalier , tout ce que vous pouvez faire de plus sage , en attendant que les eaux soient écoulées , c'est de prendre ici votre gîte ; nous vous y donnerons vos aises , & vous y trouverez mieux votre compte que si vous alliez essayer de passer le pont du Diable qu'on trouve à dix milles d'ici sur la gauche.

Au nom singulier que l'on donne à ce pont , au ton que l'hôte prend pour en parler , la curiosité du chevalier se réveille ; il fait des questions à l'hôte , qui , grand conteur de son naturel , entama l'histoire qui suit.

Ce pont est situé à l'entrée d'une gorge défendue par un château qui appartenoit , il y a dix ans , à un sei-

gneur de ce voisinage ; mais il est depuis ce temps au pouvoir du diable & de ses sergens , qui s'en sont emparés sans forme de procès , & le clergé ni le bras séculier n'ont pu les en faire déguerpir.

Il s'est présenté à différentes fois bien des curieux , bien des incrédules pour en tenter l'aventure. Presque personne n'en est revenu , & tous s'en sont si mal trouvés , qu'il n'y a pas d'apparence désormais qu'on y retourne.

Mais pour finir par quelques traits qui vous fassent juger du reste , il y a quatre ans que le fils de l'ancien seigneur , jeune gentilhomme qui revenoit de la guerre , se déplut dans la maison paternelle , & demanda pour apanage la maison du diable ; présumant qu'il lui seroit plus facile d'en apprivoiser les hôtes qu'une belle-mère qu'on lui avoit donnée dans son ab-

sence. Tout le monde avoit pitié de lui ; mais personne ne voulut le suivre. Il étoit déterminé, vigoureux ; il poussa sa pointe : or, apprenez quel en fut le succès.

Trois jours s'étoient passés sans qu'on en eût eu de nouvelles, lorsque des payfans trouvèrent son corps arrêté par des branches de saules qui sont sur les bords de la rivière, à une lieue au-dessous du château. Le courant ou le diable l'avoient emporté là. Il avoit le col tordu, la langue & les yeux hors de la tête, les sourcils & les cheveux grillés, tout le corps meurtri, & si noir qu'il en étoit bleu ; déchiré de coups de griffes qui lui entroient d'un pouce dans les chairs, & sentant le soufre de dix lieues à la ronde. J'allai comme les autres pour le voir, & il m'en est resté une telle frayeur, qu'à l'heure où je vous parle, on  
ne

ne me tireroit pas une goutte de sang.

Vous présumez , dit Ollivier à l'hôte , en ne lui donnant pas le temps de s'engager dans une nouvelle histoire , que le pont dont vous me parlez n'ait pas subi le sort des autres ? Trouverai-je un guide pour m'y conduire ?

Cela ne vous manquera pas , feigneur ; nos enfans vous y conduiroient les yeux fermés ; mais j'aurois regret qu'un cavalier de votre apparence allât se perdre de gaieté de cœur.

Ollivier insiste & veut absolument partir. Attendez à demain matin , lui disoit l'hôte , le jour est avancé , la nuit vous surprendra. Les alentours de l'endroit où vous allez sont déserts , vous n'aurez de gîte que le maudit château. Les conseils sont superflus ; l'obstination du chevalier l'emporte ; le guide se présente , on s'achemine.



Ce guide, non moins crédule & plus babillard que le maître de l'hôtellerie, son père, ne cessa sur la route d'entretenir le Paladin des prodiges dont le château merveilleux passoit pour être le théâtre; mais lui, rempli de son objet, ne prêtoit qu'une attention médiocre à des récits qu'il jugeoit fabuleux autant qu'ils étoient bizarres.

La fourberie, la sottise & la peur, disoit-il en lui-même, jouent bien leur jeu dans cette occasion-ci. Que je ferois avec plaisir disparoître tous ces prodiges, si des soins plus importans ne m'appeloient ailleurs! Mais cherchons à traverser le fleuve sur quelque pont que ce soit; c'est ce que nous avons à faire de mieux.

Cependant le soleil atteignoit au terme de sa carrière, lorsque le guide interrompit brusquement le fil de sa narration, pour montrer à notre héros

deux tours qu'on découvroit à peine dans l'éloignement & sur le penchant d'une colline.

Seigneur chevalier , lui dit ce jeune homme , voilà votre auberge pour cette nuit , si vous la voulez passer bien mauvaise , & voilà la route qui doit vous y conduire. Quant à moi , je vous laisse & ne veux rien avoir à démêler avec les patrons de ce manoir maudit. Il dit , pique sa monture des deux , la met au grand trot , & disparoît.

Ollivier continue sa route à travers les ombres de la nuit qui commencent à se répandre , & à la faveur de la lumière foible & tremblante des étoiles , il arrive à la porte du château redoutable.

Le pont-levis abaissé lui en permet la libre entrée. Il se trouve dans une cour spacieuse : il prête attentivement

l'oreille , & se persuade au morne silence qui règne autour de lui , que l'endroit dans lequel il se trouve est entièrement abandonné. Cependant , pour se mettre à l'abri des surprises , il ne veut pas pénétrer plus avant. Il débride son cheval , le laisse errer sur le pâtis que l'enceinte du château renferme : tandis que lui-même , retiré sous l'abri de la porte , le bouclier au bras , le cimetère au poing , l'œil & l'oreille au guet , se résout à attendre la naissance du jour.

Il avoit passé près de la moitié de la nuit dans cette difficile attitude , sans s'être apperçu de rien d'extraordinaire , lorsque l'éclat d'une vive lumière vient frapper ses regards jusques dans le réduit obscur qu'il avoit choisi pour sa retraite.

Il entre dans la cour , la façade du château lui semble toute embrasée : un

bruit sourd se fait entendre, semblable à celui que les feux souterrains occasionnent, lorsque par des éruptions soudaines ils viennent à s'échapper de leurs prisons; on distingue bientôt des cris aigus, des gémissemens, des plaintes lugubres.

En même temps la porte d'un pavillon situé dans le milieu de la cour, roulant avec fracas sur des gonds énormes & couverts de rouille, s'ouvre à deux battans. A travers des éclats de lumière qui changent la nuit en un jour affreux, on distingue une foule de démons, de spectres, de phantômes qui semblent se précipiter, s'acharner les uns sur les autres; les hurlemens que pousse cette monstrueuse foule font retentir les voûtes de la forteresse, ébranlent les remparts & les tours jusques dans leurs fondemens. Cependant on marche du côté

de la porte sur le pas de laquelle notre héros s'est avancé.

La première figure que l'on distingue semble être l'ombre d'une femme affligée : un voile de lin d'une blancheur éclatante, mais souillé de quelques gouttes de sang, l'enveloppe depuis les épaules jusqu'aux talons : ses cheveux épars tombent par flocons sur sa poitrine : ses yeux baignés de larmes sont tournés vers le ciel : sa voix étouffée par les sanglots laisse à peine échapper les plaintes que lui arrache l'état douloureux dont elle paroît être affectée.

Un phantôme d'une figure horrible, d'une taille énorme & gigantesque, la suit. Les chaînes sous le poids desquelles ce hideux colosse semble succomber retardent la vitesse de sa marche, que des monstres infernaux hâtent à coups de fouet, dont les bouts sont

armés de pointes acérées , & en lui pressant le flanc avec des fourches aiguës. On voit ruisseler le sang partout où les pointes meurtrières ont fait sentir leurs atteintes. Le monstre s'agite , se tourmente , pousse d'affreux rugiffemens. Sa bouche vomit des tourbillons de flammes qui menacent d'embraser tout ce qui les approche.

L'amant d'Agnès prévient la troupe infernale qui marchoit à lui ; il fait siffler dans l'air sa redoutable épée. Les démons abandonnent la victime au tourment de laquelle ils s'étoient dévoués , se précipitent sur le héros qui les attaque ; les fourches se tournent en un instant contre lui. Vingt flambeaux répandant une clarté funèbre , une odeur empestée , assiègent la visière de son casque , & cherchent à le priver en même temps de la faculté de voir & de respirer , tandis que les hurle-

mens , les rugifsemens retentissent d'une manière horrible à ses oreilles ; mais son courage en redouble. Il évite les atteintes qu'on lui porte ; il s'élançe, il frappe ; mais au plus fort de l'action les lumières disparoissent & la vision s'évanouit.

Le Paladin étonné cherche en vain ses adverfaires à travers les ténèbres qui les lui dérobent ; il prête l'oreille , & entendant un bruit rauque , intermittent & sourd , il tourne ses regards du côté d'où le bruit s'annonce : il y marche : une lumière échappée d'un feu qui paroît achever de s'éteindre , le guide & le conduit à huit ou dix pas vers une masse qui beugle , & d'où paroissent sortir le peu d'étincelles que l'on voit briller.

Ollivier s'approche de la masse , & lui fait sentir légèrement la pointe du cimetière ; elle pousse un rugissement

douloureux; le guerrier s'arrête : mais tandis qu'il cherche à démêler la forme & le genre de l'être plaintif qui fixe son attention, un autre objet vient le distraire.

C'est un bloc dont l'éclatante blancheur a vaincu l'obscurité qui l'environne : il est sous la main du héros, qui croit en le touchant distinguer du linge, de la chaleur & de la chair enveloppée d'une peau douce autant que fine. Le bloc semble soupirer & se plaindre.

Ceci pouvoit être une ruse de l'ennemi & même de ses meilleures; le guerrier qui s'en doute, s'éloigne de quelques pas, se tient debout appuyé sur son épée, en garde contre ses adversaires, contre lui-même, & ne perdant pas de vue les deux objets qui, tour-à-tour, venoient de frapper ses sens.



La nuit fut longue ; car la durée du temps varie au gré des situations. Enfin, l'aube précédée par l'étoile du matin a paru sur l'horison. Aidé de la lumière qu'elle répand, le Paladin a déjà pris parti sur la nature de la masse & du bloc qui, pendant la nuit, ont été le sujet de son inquiétude. Ceci, disoit-il, me paroît être un homme, & voilà, si je ne me trompe, une femme.

Il avance vers la figure humaine, la touche avec précaution : elle pousse deux ou trois rugissemens ; il la considère ; elle est étendue sur l'herbe. Il croit la reconnoître. C'est ce phantôme chargé de chaînes qui précédoit la troupe dans la vision nocturne.

Ollivier prend le phantôme par les épaules, le met sur le séant, le soutient, l'envisage, voit cette face énorme, hideuse, effrayante, la tou-

che, & découvre que c'est un masque de cuivre. Les courroies qui attachent la larve tombent de deux coups de cimeterre. Les premiers rayons du soleil ont dardé sur le visage démasqué : les traits en sont reconnus ; c'est la tête d'Inare.

Mais est-ce bien elle-même ? Cette vision nouvelle ne seroit-elle pas une suite des illusions de la nuit ? L'amant d'Agnès ne fait que penser, & l'embarras de sa situation redouble encore par les nouveaux objets qui viennent d'attirer ses regards. A quelques pas de lui le terrain est sanglant & couvert de corps qui semblent être privés de la vie. Le bloc éclatant par sa blancheur, qu'il estimoit devoir être une femme, se met en mouvement, se lève & marche directement à lui.

Le héros rappelle ses sens pour s'assurer de leur fidélité. Est-ce vous,

144 O L L I V I E R ,  
seigneur Inare , dit-il à la tête démas-  
quée ?

Je suis réprouvé , répond la tête en  
le regardant fixement.

Ollivier frissonne à cette réponse  
laconique & terrible. Qui êtes-vous ,  
Madame , dit-il à la Dame vêtue de  
blanc , & où suis-je ?

Dans un enfer , seigneur , lui répond  
la femme.

Cela ne se peut , Madame , dit le  
héros ; qui êtes-vous encore une fois ?

Fuyons , seigneur , vous faurez tout.  
Mille dangers nous environnent. Votre  
bras n'a pas délivré la terre de tous  
les scélérats que renferme ce séjour  
d'horreur : hâtons-nous. En disant  
cela , la Dame le prend par la main  
& cherche à l'entraîner. Ne nous pres-  
sons point tant , Madame , dit Ollivier ,  
je crois qu'en effet ce lieu-ci n'est  
pas sans péril ; mais n'appréhendez  
rien

rien : je ferai ma retraite en bon ordre, & vous ferez la maîtresse de me suivre.

Le chevalier a reconnu Inare à la voix, à cette physionomie trop marquée pour pouvoir être équivoque ; il conjecture avec vraisemblance, que l'infortuné Tourangeau sert de jouet à des brigands. L'abandonnera-t-il ? Ce parti lui semble lâche & cruel tout à la fois. Entreprendra-t-il de le délivrer ? Mais le fils de Frédegilde, dans l'état où il se trouve, est absolument incapable de s'aider. Néanmoins, avec un peu de peine, toutes choses s'arrangent. Inare presque insensible est mis sur le cheval, la Dame en croupe derrière lui porte la lance de l'amant d'Agnès, qui, chargé du reste de ses armes & à pied, sort du château, conduisant son propre courfier par la bride.

L'aventure du Pont-au-Diable présentoit d'abord bien du merveilleux. Voici tout ce qui en reste. Un homme trouve son plus grand ennemi dans le malheur, & expose ses jours pour le délivrer. Cela est un peu plus rare à rencontrer que des revenans.

Mais par quel hasard le fils de Frédegilde se trouvoit-il dans le cas d'avoir des obligations aussi essentielles à son rival ? C'étoit pour s'être mêlé des affaires de Phalagon & d'Alérie.

Phalagon possédoit des terres sur le rivage de la Durance. Il avoit du talent pour contrefaire le coin des monnoies, & du goût pour en altérer le titre. Il avoit fait d'un de ses vieux châteaux le théâtre de ses opérations lucratives, & pour en dérober aux oreilles & aux yeux le bruit & l'éclat, il avoit répandu dans le peuple qu'on y voyoit toutes les nuits des apparitions diaboliques.

Il falloit un appareil effrayant pour foutenir une invention de cette nature , & forcer à la retraite les curieux & les incrédules : voici de quelle façon s'y prenoit le châtelain.

Se présentoit-on au château pour y passer la nuit, sur le champ tout y étoit préparé pour la représentation d'une scène à-peu-près semblable à celle qui avoit frappé les yeux d'Olivier.

Il étoit difficile de trouver un sujet pour remplir le premier rôle , pour traîner des fers d'un poids énorme , & essuyer enfin toutes les disgraces attachées à l'emploi. Malheur à l'inconnu de stature avantageuse que le hasard faisoit tomber entre les mains de Phalagon ; il étoit dévoué sur le champ à ce fâcheux ministère , & résistoit difficilement aux fatigues de quatre représentations.

Depuis quelque temps Phalagon avoit eu en son pouvoir un jeune homme d'une taille au - dessus des proportions ordinaires. Alérie, épouse du châtelain, ne put voir sans compassion cette victime périr dans les fatigues d'une aussi défagréable profession : elle fait instruire l'étranger des sentimens qu'elle a conçu pour lui, prépare une échelle de cordes, & un beau jour la dame & le réprouvé s'enlèvent réciproquement.

Une seule haquenée, pliant sous une double charge, les emportoit très-lentement, lorsque Phalagon se mit à les pourfuivre.

L'inconnu qui se sent ferré de près, soulage adroitement la monture de la moitié du fardeau, pique des deux, & s'en va si loin qu'on n'en a jamais eu de nouvelle.

Alérie, un peu froissée, car elle étoit

descendue de cheval assez mal-adroitement, retombe au pouvoir de son époux, qui l'ayant ramenée chez lui, l'attache à un arbre, & en étoit au prélude de la vengeance qu'il prétendoit tirer, quand tout-à-coup survient Inare qui brusque le mari, en défoligeant la femme, qu'il finit par délivrer, non dans le dessein de bien faire, mais dans celui de se redire; & la Dame par un trait de reconnoissance, digne du motif qui a fait agir son bienfaiteur, le livre au pouvoir de leur ennemi commun.

Le trait étoit à la fois méchant & politique; car Alérie effaçoit vis-à-vis de Phalagon la moitié de la faute qu'elle avoit commise, puisqu'elle remplaçoit plus que dignement l'acteur dont elle avoit favorisé l'évasion.

On entraîne Inare dans le manoir: on l'assoupit; on l'enchaîne; on le



transporte ensuite au château des apparitions : on le renferme dans un cachot dans lequel il est sobrement nourri.

S'agit-il de le faire sortir pour une promenade nocturne ? deux figures diaboliques viennent le chercher à la lueur d'un flambeau : on l'affuble d'un masque d'un pied & demi de hauteur , surchargé d'une chevelure de crin hérissée. La bouche du masque , faite d'ailleurs pour grossir le son de la voix , contient une matière sèche , enduite de bitume , & à laquelle on a mis le feu.

Inare veut crier : il hurle , il cherche à prendre sa respiration : la fumée du bitume enflammé l'empeste : il fait des efforts pour la repousser , il voit des tourbillons de flamme ; il veut s'enfuir , il est retenu par le poids de ses chaînes ; il veut s'arrêter , les coups

de fouet, la pointe acérée des fourches le hâtent, & le forcent d'avancer vers l'endroit où l'on a dessein de le conduire. Un sage succomberoit sous tant de maux réunis : le Tourangeau n'en est devenu que plus imbécille, au point que buvant & mangeant, il se persuade qu'il est mort.

Il ne reste plus qu'à favoir quelle forte de vengeance tira Phalagon de son épouse Alérie, après qu'elle eût été délivrée par Inare. Le châtelain la relégua parmi les ombres malheureuses qui devoient habiter le château, & la chargea de jouer le rôle intéressant dans les visions. Elle paroissoit échevelée, vêtue d'un simple voile de lin, & exposée de temps en temps aux coups de fouet de quelque démon mal intentionné pour elle.

Qu'on se rappelle maintenant les phantômes qui composoient ces appa-

ritions si capables d'épouvanter , on en reconnoitra les principaux acteurs ; Phalagon & ses gens remplissoient les personnages en sous-ordre.

Jusqu'au moment où Ollivier se présenta devant cette troupe avec une assurance héroïque , elle n'avoit eu besoin pour vaincre que de la terreur de son équipage ; mais à ce coup elle se trouve exposée à une attaque aussi vive qu'imprévue. Inare se laisse aller à terre , Alérie se retire à côté , & Phalagon déjà dangereusement blessé , s'appercevant que sa troupe combat avec désavantage , lui ordonne de jeter de concert dans les fossés du château les flambeaux qui éclairaient la mêlée , & se retire en abandonnant les morts & les blessés sur le champ de bataille.

Ollivier , occupé du but important qui l'attiroit en Europe , négligea de poursuivre ses avantages contre une

troupe de scélérats qu'en tout autre temps il auroit cru devoir ne pas épargner. Il passe le pont redoutable, précipite sa marche, & arrive à un bourg d'une assez grande étendue. Son premier soin fut de remettre Inare entre les mains d'un chirurgien, qu'il engagea à prendre soin du fils de Frédégilde par la remise d'un anneau de prix qui lui restoit, & par les sollicitations les plus vives.

Délivré de cet embarras, il fait chercher des vêtemens portables à la condition d'Alérie, les remet à la Dame, & prend congé d'elle par un compliment court, froid & civil.

Je ne vous étonnerai point en vous disant que l'épouse de Phalagon ne s'attendoit pas à se voir aussi promptement délivrée. La vaillance & la bonne mine de son libérateur l'enchantoient; elle avoit le cœur noble

& vouloit s'acquitter. Une femme qui a de la jeunesse & des agrémens, ne présume pas qu'on dédaigne les témoignages d'une reconnoissance légitime.

Alérie devoit encore moins s'y attendre qu'une autre, après les précautions qu'elle avoit prises pour préparer les événemens qu'elle desiroit. Les tons intéressans, les minauderies, les louanges, tout avoit été mis en jeu; elle avoit débité entr'autres le plus joli petit roman, un chef-d'œuvre d'esprit & d'imagination, auquel il ne manquoit rien, sinon qu'il ne devoit pas être dédié à l'amant d'Agnès. Distrait par des desseins d'une bien plus grande conséquence pour lui, Ollivier n'écoutoit les récits de la Dame que par pure bienséance, & ne faisoit nulle attention au reste du manège; il voloit à Tours.

Tandis qu'Ollivier venoit au secours

de sa patrie, Enguerrand, son ami, peu instruit de ce qui s'y passoit, traversoit la mer pour se rendre dans la Palestine. Il débarqua à quelques milles de Tortose, sur une plage qui n'étoit habitée que par des pêcheurs. Ce séjour n'étant point propre à le délasser de ses fatigues, il apperçoit sur le haut d'une colline un château considérable en apparence; il apprend que ce château & les terres qui l'entourent sont au pouvoir d'un chevalier chrétien: il s'achemine vers cet endroit, & parvient bientôt au pont-levis, qui n'étoit pas abaissé. Un nain paroît au haut d'une tour, & lui adresse la parole.

Seigneur chevalier, on n'entre ici qu'après avoir prêté serment de se laisser servir par les Dames.... Quelle bizarrerie, dit Enguerrand! Seigneur, répondit le nain, les Dames qui habi-

tent ce château se font consacrées au service des chevaliers Francs qu'attire le dessein de conquérir la Palestine ; on peut par un excès de politesse les gêner dans l'observance de leurs vœux , & elles veulent s'affurer de la complaisance de leurs hôtes.

Voilà, dit Enguerrand , des précautions bien minutieuses ; mais le motif qui les fait prendre est louable. Qu'en pensez - vous , Barin ; nous pouvons subir la loi qu'on nous impose ?

Cela vous regarde , Monsieur , répliqua Barin ; vous savez si vous vous êtes bien trouvé d'avoir été servi par des femmes.

Ces femmes-ci , répartit le maître , ne s'annoncent pas comme des harpies ; & sur le champ il s'engage à faire tout ce que les Dames pourront exiger de lui. Le ferment fait , les portes s'ouvrent ,

vrent, & le chevalier est introduit dans le château.

A peine est-il dans la cour, que deux jeunes personnes d'un extérieur modeste s'approchent de lui. L'une prend l'étrier, l'autre la bride. Le Paladin descend de cheval, & est conduit dans un appartement commode.

Il y trouve plusieurs femmes qui le reçoivent sérieusement; mais avec les démonstrations de la plus grande politesse. On lui donne un siège: on l'assied: en un moment le casque, la cuirasse, les brassards sont délacés. La plus apparente de la troupe se met à genoux, désarme les cuisses, ôte les bottines, prend les jambes nues, les examine avec soin, & se retournant d'un air grave du côté d'une suivante: Palafrine, dit-elle, allez dire à Monseigneur qu'il n'y a ici ni jambes bien faites ni genoux cagneux. Ce sont deux



jambes ordinaires , sèches , nerveuses , assez proportionnées entr'elles.

Madame , dit Enguerrand , fort étonné de ce qu'il entendoit , puis-je vous demander quel intérêt , vous & ce Monseigneur à qui vous envoyez un message , pouvez prendre à la tournure de mes jambes ?

Seigneur , lui dit la Dame en se relevant , la courtoisie avec laquelle vous vous êtes prêté à nos usages donne à votre curiosité des droits sur notre complaisance.

Don Guéridonio de Paphlagonie , mon frère , est seigneur de ce château & des domaines qui l'entourent , les ayant conquis sur les Sarrazins par la force des armes.

Il y a environ quatre ans que nous fûmes attirés l'un & l'autre par des enchantemens dans le palais de la fée Bagasse. Cette dangereuse sorcière atta-

chée au culte de Mahomet, voyant avec chagrin le progrès des armes chrétiennes en Asie, voulut les arrêter en tendant des pièges aux chevaliers défenseurs de la foi. Elle construisit non loin d'ici un palais superbe. Nous mêmes malheureusement le pied sur les avenues ; alors entraînés par un charme, quand nous croyons ne l'être que par la beauté des lieux, nous parvinmes jusques dans un périlleux qui étoit à l'entrée du palais ; mais nous y étions à peine , que le marbre sur lequel nous marchions, solide en apparence, s'écarte & fond sous nos pas : une chute imprévue nous précipite sous le mouvement d'une roue armée de fer tranchant, qui sépare en un clin-d'œil toutes les parties de notre corps les unes des autres ; & ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que la mort ne suivit pas une aussi étrange dissolution.

Entraînées par leur propre poids , les parties de notre corps tombèrent dans une fosse profonde , & s'y confondirent dans une multitude de membres entassés. Nos têtes roulèrent comme des boules.

Ce mouvement extraordinaire ayant achevé d'étourdir le peu de raison qu'une aventure aussi funeste m'avoit laissé , je n'ouvris les yeux qu'au bout de quelque temps , & je vis que ma tête étoit rangée sur des gradins à côté & vis-à-vis de huit cent autres têtes des deux sexes , de tout âge & de tout coloris. Elles avoient conservé l'action des yeux & de la langue , & sur-tout un mouvement dans les mâchoires qui les faisoit bâiller presque continuellement. Je n'entendois que ces mots , assez mal articulés : ah ! quels ennuis ! cela est désespérant.

Je ne pus résister à l'impression que

faisoit sur moi la convulsion générale,  
& me mis à bâiller comme les autres.

Encore une bâilleuse de plus, dit  
une grosse tête de femme, placée vis-  
à-vis de la mienne; on n'y fauroit  
tenir, j'en mourrai, & elle se remit à  
bâiller de plus belle.

Au moins cette bouche-ci a de la  
fraîcheur, dit une autre tête, & voilà  
des dents d'un bel émail; puis m'adres-  
sant la parole: madame, peut-on fa-  
voir le nom de l'aimable compagne  
d'infortune que nous a donnée la fée  
Bagasse?

J'envifageai la tête qui m'adreffoit  
la parole. C'étoit celle d'un homme;  
elle n'avoit point de traits, mais un  
air de vivacité & d'assurance, & quel-  
que chose d'affecté dans la pronon-  
ciation.

Je voulus répondre. Seigneur, j'ai  
un frère... Je n'eus pas le temps d'en

dire davantage. Ah ! ciel , s'écria la tête femelle qui m'avoit apostrophée la première , voici encore une conteuse & une histoire ; nous n'avons pas été assez assommés de récits. Bâillez , madame , & laissez - là votre frère ? qui est-ce qui n'a pas de frères ? Sans ceux que j'ai , je régnerois paisiblement , & ne ferois pas où je me trouve.

Et plût au ciel ! madame , dit la tête qui m'avoit prise sous sa protection , que vous fussiez depuis quarante ans sur le trône de vos ayeux ; vous ne nous feriez pas bâiller à chaque instant à nous fendre les oreilles. La tête qui arrive inspire de l'intérêt , laissez-nous prendre part à sa fortune.

Que parlez - vous de quarante ans , seigneur ? . . . . Eh ! oui , madame , répondit la tête qui se déclaroit pour moi ; quand vous aviez des mains , vous aviez l'âge qu'il vous plaisoit d'avoir ;

mais certainement , si le fort l'eût voulu , vous seriez dans la quarantième année de votre règne.

Seigneur Coqzinga , dit la grosse tête injuriée , vous vous faites connoître bientôt pour ce que vous êtes ; pour la plus mauvaise tête....

Ah ! madame , repliqua la mauvaise tête , il y a deux lustres , trois jours , deux heures , un quart & quelques minutes , que vous nous fatiguez de vos prétentions & de vos grands airs , & dès qu'il paroît sur la scène une tête qui.....

Eh ! seigneur , dis-je alors , que je ne fois point , je vous prie , la cause.... Eh ! non , madame , je vous l'avoue , à votre aspect , je n'ai pu me défendre...

Il alloit poursuivre & me déclarer sans doute les sentimens qu'il prétendoit que je lui eusse inspirés ; mais il

fut interrompu par une tête de son voisinage.

C'est une pitoyable chose qu'une tête de petit-maitre ! seigneur Coqzinga , est-il dit que le malheur ne conduira pas dans ce triste séjour une tête femelle , tant soit peu pourvue d'agrémens , à qui vous ne débitiez des fadeurs , en nous mettant tous dans votre confiance ? Puis s'adressant à moi : ne l'écoutez pas , madame , c'est le plus grand fat de la cour de Perse ; vous pouvez d'ailleurs vous appercevoir que ce qu'il dit ne sauroit passer le nœud de la gorge.

Ah ! s'écria Coqzinga , si jamais je puis retrouver mes membres ! Ah ! répondit son nouvel adverfaire , si j'avois seulement mes mains !

Mais seigneur , disois-je , ces disputes-ci vous sont trop loin.... Eh ! non , madame , reprit Coqzinga , laissez-nous

faire; ne vaut-il pas mieux se quereller que de bâiller? A quoi peuvent s'occuper des gens qui n'ont que des oreilles & des yeux, qui vivent ensemble face à face depuis un siècle, avec espérance de doubler, sans se perdre un instant de vue; qui n'ont nulle relation, ni n'en peuvent former d'agréable, à qui la médisance même est interdite, faute de savoir de qui parler pour se faire entendre, qui....

Coqzinga en eût dit davantage; mais la tête, dont j'ai parlé la première, se mit à bâiller si fort, que ce fut le signal d'un bâillement universel dans lequel je fus entraînée. Que vous dirois-je, seigneur? je me mis bientôt au ton de la compagnie à laquelle je me trouvois agrégée. Je pris de l'ennui, de l'humeur, je contredis, je querellai, & j'eus ma part des injures. Vous ne pouvez vous faire une juste idée de



l'ennui qui nous dévorait. Désespérés d'être continuellement vis-à-vis tant de visages qui nous déplaisoient, nous jurions sans cesse de nous fuir tous de toute la vitesse de nos jambes, quand nous les aurions recouvrées, lorsqu'au moment où nous nous y attendions le moins, elles nous furent rendues.

Tout-à-coup il nous prend une violente envie d'éternuer tous ensemble. Un instant après une voix rauque, qui partoit on ne fait d'où, nous ordonne de chercher nos membres épars; en même-temps nos têtes roulent vers l'endroit où ils étoient entassés.

Mais l'envie de se quitter réciproquement, la précipitation née de je ne fais quelle crainte, la confusion, le désordre, inséparables d'une recherche de cette nature, peut-être le desir de s'approprier le bien d'autrui, occasionnèrent de singulières équivoques.

Des visages efféminés se placèrent sur des bustes de jeunes gens , des têtes très-actives sur des corps paresseux , des cerveaux métaphysiques sur des épaules femelles , des nez au vent sur des masses courbées sous le poids de l'âge ou des infirmités , des mains très-entreprenantes s'attachèrent à des bras énervés , un homme de loi s'en alla avec les doigts d'un joueur de luth , un grand seigneur avec ceux d'un escroc.

Un avare , croyant aller au solide , moins occupé de sa taille que de son pourpoint & du haut-de-chausses , dont la ceinture étoit rembourrée de doublons , étale étourdiment sa fraise sur l'estomac d'un riche prébendier coupable des goûts les plus dispendieux , quoique dévoré d'une faim canine.

Une prude assortit un cœur qu'elle prétendoit être insensible , à une bouche moitié friande , moitié dédaigneuse ,

à des yeux dont la dentelle la plus épaisse, la mieux rabattue n'auroit pu masquer la pétulance.

Je plains beaucoup une jeune personne qui se vit contrainte à faire retraite avec une gorge furannée qu'elle r'habilla du mieux qu'elle put.

A mon égard, je rejoignis assez facilement ce qui m'appartenoit; cependant, si j'eusse été tant soit peu moins diligente, cette grosse tête, mon antagoniste, alloit mettre la main sur une de mes meilleures nipes.

L'aventure de Coqzinga fut curieuse, il s'aimoit beaucoup; mais il falloit qu'il ne se fût pas scrupuleusement examiné. Ce n'est point-là ma poitrine, disoit-il; celle-ci est étroite & enfoncée; je n'eus jamais les épaules rondes.... Voilà une taille ignoble; ainsi du reste. Il ne voulut rien reconnoître de ce qui étoit à lui. Quelqu'un, moins difficile,

difficile , s'étant fans doute accommodé de tout ce qu'il dédaignoit , & le magasin s'étant vuide , cette tête , si pleine d'elle-même , fut obligée , pour ne pas exister sur rien , de s'asseoir sur les épaules d'un bossu.

J'étois demeurée sur les lieux pour attendre Dom Guéridonio de Paphlagonie , mon frère. Il m'aborda d'un air triste , & je crus m'appercevoir qu'il étoit boiteux. Ma sœur , me dit-il , on m'a pris une de mes jambes , & voilà celle qu'on m'a laissée : or vous ferez , seigneur , que mon frère avoit les jambes les mieux faites qu'on eût vues , & qu'il s'en piquoit. Celle qu'on lui avoit abandonnée à la place de la sienne avoit la tournure décidément cagneuse , & étoit de quelques lignes trop courte. Il étoit désespéré.

Il a vainement parcouru la contrée pour trouver son voleur ; il examinait

les passans & s'est fait beaucoup d'affaires; vainqueur dans quelques occasions, mais sans succès pour ses recherches, il a été vaincu dans d'autres, & est demeuré borgne & manchot pour vouloir n'être plus cagneux.

Dégoûté des moyens violens, il a eu recours à l'innocente supercherie de la loi imposée à tous ceux qui entrent dans ce château. S'il eût eu le bonheur de retrouver sa jambe, un magicien de ses amis s'étoit engagé à remettre les choses en place, sans que personne en souffrît douleur ni dommage; mais si la jambe que nous cherchons ne se trouve pas à l'armée des Francs, nous conservons bien peu d'espoir. Vous y allez, seigneur? que vous trouverez de têtes qui ne sont pas faites pour être sur les épaules où on les a placées! Cela faute aux yeux. Plût au ciel que le défaut dont la dé-

couverte nous intéresse fût aussi remarquable, & que vous pussiez nous en apprendre des nouvelles ! nous en conserverions une éternelle reconnaissance.

En terminant son récit, la dame engagea le Paladin à passer dans l'appartement de Dom Guéridonio. Ce chevalier étoit prévenu, & vint les recevoir à l'entrée.

Il étoit vêtu à la Grecque, ayant la robe retrouffée par une agraffe d'or du côté de la jambe qu'il vouloit montrer. C'étoit un homme de quarante ans, d'une taille élevée, d'une physionomie plutôt triste que sérieuse ; un œil de verre, un bras en écharpe, & l'allure un peu déhanchée.

On servit un souper ; il faut croire qu'il étoit bon. On parla de l'Europe & de l'Asie, des affaires de la Palestine, du roi Philippe, des empereurs

Grecs & de toutes les affaires du temps. L'heure de se coucher vint ; on se sépara : Enguerrand alla prendre du repos , & son écuyer le suivit.

Dès qu'ils furent seuls , Barin prit la parole ; convenez , Monsieur , que vous l'avez manqué belle. C'est ici un véritable château de coupe-jarrets. Un peu de gras de jambe de plus , vous rejoigniez le camp à cloche-pied.

Nous aurions vu , dit Enguerrand ; mais ne vous a-t-on pas proposé de vous déshabiller ?

Non , Monsieur , j'ai entendu les foubrettes rire ensemble : elles parloient de jambes subalternes ; on n'en vouloit sans doute qu'aux jambes de qualité.

La conversation ne fut pas plus longue. Enguerrand se coucha , se promettant bien de continuer sa route

dès que le retour du soleil le lui permettroit.

Il se tint parole ; à peine l'aube parut-elle sur l'horison , qu'il sortit du château ; & pour se rendre avec plus de promptitude devant Damas , il s'engagea dans les plaines sabloneuses qui y conduisent , entre le rivage de la mer & la cité d'Antaure.

On étoit alors sous la constellation de la canicule. La terre , échauffée par les rayons du soleil qui dardoient à plomb , exhaloit des vapeurs enflammées ; & rien ne pouvoit en tempérer l'ardeur ; car l'air n'étoit pas agité par le plus léger soufle.

Cependant d'épais nuages ayant dérobé , pour quelque temps , la vue du flambeau céleste , Enguerrand , pour respirer avec aisance & essuyer la sueur qui lui baignoit le visage , marchoit



tête nue , & faisoit porter son casque par son écuyer.

Le courfier , abandonné à son allure naturelle , marchoit à pas lents , tandis qu'en proie à ses rêveries , le Paladin s'occupoit de ses disgrâces amoureuses & poétiques , & du sort fatal des amours d'Agnès & d'Ollivier.

Tout-à-coup les nuages s'écartent , & laissent à l'astre du jour un intervalle à travers lequel il perce , & vient frapper sur la tête désarmée du paladin.

Aussi-tôt le sang se raréfie , la peau devient brûlante , les sueurs disparaissent , la douleur s'établit dans la tête , l'engourdissement & la langueur suspendent l'action de tout le mécanisme animal ; les esprits sont en confusion , les liqueurs fermentent , les solides s'altèrent ; la fièvre se déclare , s'allume , & menace les organes de la vie d'un embrasement général.

Le paladin prend, avec précipitation , son casque des mains de son écuyer, & sentant qu'il ne fauroit soutenir plus long-temps les fatigues pénibles de la marche , il s'achemine avec peine vers quelques palmiers qu'il apperçoit dans le voisinage , & va se coucher à l'ombre , pour trouver dans les bras du repos un remède au mal dont il sent les douloureuses atteintes.

Le fidèle Barin s'affied à côté de lui , la consternation peinte sur le visage : il voudroit lui procurer du soulagement ; il lui soutient la tête , & tandis que le maître s'abandonne à un sommeil laborieux & agité , l'écuyer cherche à le préserver de l'action de l'air , des rayons du soleil & de l'incommodité des insectes.

Il n'y avoit pas un quart d'heure qu'Enguerrand avoit fermé la paupière ; tout-à-coup il se réveille , jette au-

tour de foi des regards égarés. Barin, dit-il, qu'on me donne mon cheval. Voilà les harpies, le fabat, tous les payfans du Limoufin. Ils font mille contre un, & le diable en est. . . .

Eh ! non, non, vous rêvez, mon cher maître, il n'y a personne.

Va, va, je me moque d'eux; vois comme je vole; je les défie bien de m'atteindre. . . . Mais, prends garde, je crois qu'une de mes aîles se détache.

Ne craignez rien, monsieur, elles tiennent bon; ce sont vos bras.

Nous voilà dans un beau pays; fans moi tu n'aurois pas vu tant de choses surprenantes.

Eh ! Monsieur, où sont ces belles choses ?

Comment, tu ne vois pas ce lac ? Il est aussi grand qu'une mer. . . .

Moi ! Monsieur, je ne vois pas de l'eau pour noyer une puce. . . .

Il est vrai que cela ressemble à de l'eau , mais ce n'en est pas : ce ne sont que des vapeurs. Sais-tu le nom de ce lac ? C'est le lac de l'imagination : ah ! il y aura bien du travail de fait aujourd'hui , la vague est forte : elle brise...

Et qu'est-ce que ce travail ? Monsieur , je vous prie ? ... Tu ne vois pas ces corps qui flottent ; voilà un château , une mosquée , une forêt , une prairie ; voilà des nymphes , des bergers. Oh ! en voilà de bien singulières ... Tiens , vois comme elles s'accrochent & se heurtent. Bon , elles se mêlent ... Cela devient plaisant. Voilà un monde qui s'est fourré dans la lune. Voilà un centaure qui s'en va avec une tête de cigogne & une patte d'écrivain...

Mon pauvre maître ! quelle étrange vision vous avez-là ! ...

Je voudrais bien entasser tout cela dans ma tête . . .

Tout cela dans votre tête ! juste Ciel ! . . . Je ne m'étonne pas si je souffre ; ces maudites femmes ont pris mes jambes , je suis cagneux , Barin ; je suis désespéré . . .

Eh ! non , Monsieur , tranquillisez-vous ; on ne vous a rien pris. Vous n'êtes pas plus cagneux que moi ; vous n'êtes qu'un peu cambré . . .

Tout m'accable à la fois : Fleur-de-Mirte a pris l'habit de cordelière . . .

Et d'où savez-vous cela , Monsieur ? . . .

Parbleu , je viens de la voir à la grille , & Ollivier s'est fait capucin . . .

Passé pour cela , Monsieur , s'ils sont bien appelés , ils sont heureux . . .

Ce sujet est trop touchant , Barin ; je ne veux pas qu'on me le dérobe , donne-moi mes tablettes . . . Non ,

non , je vais le dicter , écris , & retiens bien l'air.

La fille du Comte des Tours,  
Hélas ! les maux d'enfans l'ont pris ;  
Son père , qui fait ses amours ,  
Sa fu... fa fu... fa fureur ne peut retenir.

Retenir ! retenir ! ah ! la mauvaise rime , Barin , la détestable rime !..

Eh !. Monsieur , laissez une bonne fois les rimes pour ce qu'elles valent ..

Qui moi ! que je laisse la rime ! tu ne me connois pas encore. Prose , vers , je veux tout faire ; je veux habiller le sentiment en antithèse , la raison en préjugé , la nature en habitude , les problêmes en certitude , & la vérité en paradoxe . . . .

Miséricorde ! quel galimatias ! . . .

Tais-toi , malheureux ! tu m'as fait perdre ma transition.

Votre transition ?

Non , je me trompe , je la tiens . . .

Eh ! Monsieur , vous allez la déchirer : c'est le collet de mon pourpoint. Ah ! que maudits soient l'imagination , les vers & la prose ! laissez-là toutes ces chimères ; elles vous feront mourir.

Le pauvre Barin avoit la larme à l'œil. Voilà , disoit-il , une fièvre chaude bien caractérisée : allons ; je le vois un peu plus tranquille ; dès que le soleil aura moins d'ardeur , nous gagnerons la première cabane ; il faudra boire tiède & boire fréquemment. Nous ferons bien heureux , si nous en sommes quittes pour la peur que nous donne celle-ci ; mais de celle de faire des vers , nous n'en guérirons jamais.



CHANT XII.

## C H A N T XII.

DÈS que Frédégilde fut instruite que Richard, mécontent de n'avoir point obtenu de satisfaction des excès auxquels Inare s'étoit porté, prétendoit s'en venger par la voie des armes, & se préparoit à faire une irruption dans la Touraine; elle dépêcha sur-le-champ un courrier pour en porter la nouvelle à son époux.

Une dépêche artificieuse présentoit à Sigismond l'entreprise du duc de Bretagne comme un attentat que l'ambition avoit suggérée, & qu'il falloit repousser par la force. Le comte de Tours ne sauroit maîtriser sa colère. Il veut fondre avec ses troupes sur le quartier du prince des Bretons, & se venger sur lui des torts imputés au duc Richard.



Le monarque des François , les pairs du royaume , les princes des différentes nations qui composent l'armée chrétienne , s'opposent à ces premiers mouvemens d'un courroux aveugle ; mais on ne peut condamner le motif qui engage Sigismond à précipiter son retour en Europe , quelque désavantage qui puisse en résulter pour la cause commune.

Sigismond ordonne à ses vaisseaux de se tenir prêts à mettre à la voile. Il fait défiler ses troupes , il arrive au port de Joppé , il s'embarque , il appareille. Tandis qu'un vent favorable le pousse vers les rivages de la France , les Bretons , maîtres depuis long-tems des dehors de la ville de Tours , en pressent de plus en plus le siège , & sont déjà sur les fossés. On ne voit de toutes parts que des boyaux , des parallèles , des machines en batterie , des

amas de fascines. On n'entend que le fracas occasionné par l'effet des catapultes mêlé au bruit fréquent du pic, de la pelle, de la hache & du marteau.

Un môle d'une invention nouvelle s'élève sur le revers des fossés de la ville, à l'opposite des murs dont il est parallèle. Cet édifice est d'une structure si singulière, qu'il faut l'étudier pour le décrire.

Les Affiégeans, maîtres du chemin couvert, prétendent entrer dans la ville sans faire la descente du fossé. Un pont placé sur le haut de l'édifice qu'ils ont construit, & qui doit s'abattre au moment destiné pour donner l'assaut, doit leur applanir les difficultés de l'entreprise.

Un degré vaste & commode, pratiqué dans le flanc de la machine, les conduira jusques sur la plate-forme qui la couronne, & leur colonne, qui mar-

chera ferrée , doit se présenter à l'attaque sur vingt de front.

On se doute bien que l'on mine & que l'on contremine ; que l'assiégé fait tous ses efforts pour ruiner l'ouvrage & les travailleurs ; que l'on met de part & d'autre en usage toutes les ressources de la tactique pour attaquer & pour défendre ; mais , malgré les efforts des Tourangeaux , les Bretons ont conduit leur ouvrage à son entière perfection.

Le signal est donné : le pont fatal va s'abattre , on entend déjà le bruit des manœuvres & des poulies , le cri enroué des charnières énormes qui soutiennent & lient le monstrueux ouvrage. Hélas ! peut-être dans un instant la capitale de la Touraine , cette ville si florissante , ne fera plus qu'un spectacle d'horreur , que des monceaux de cendres détrempées dans des ruisseaux

de sang. Citoyens malheureux, pères infortunés, & sur-tout vous, vierges innocentes ! que vous êtes à plaindre !

Cependant le comte de Tours avec sa flotte a pris terre aux côtes de Bretagne, & pour faire une diversion utile à ses intérêts & à sa vengeance, il a donné ordre au comte de Blois, qu'il a chargé du commandement de ses troupes, d'assiéger la ville de Vannes, tandis que lui-même, suivi d'une seule compagnie de cent hommes d'armes, voleroit au secours de la Touraine.

Le comte de Blois fait ses dispositions pour le siège dont l'entreprise lui est confiée, & Sigismond, que rien n'a retardé dans sa marche précipitée, arrive en peu de temps à la vue des murs de la ville de Tours; mais un blocus en règle lui en interdit l'entrée, & lui laisse seulement démêler, du haut d'une colline sur laquelle il

s'est arrêté , le danger affreux qui menace sa capitale.

Il voit cette énorme machine élevée sur le revers du fossé , & qui se joint au mur au moyen d'un pont que l'on vient d'abaïffer : il voit les Bretons s'avancer sur ce pont en colonne étroite , mais redoutable , pour venir donner un assaut furieux.

Les Tourangeaux qui gardoient les murs s'ébranlent avant le choc , s'épouvantent , & cherchent à se retirer dans la citadelle.

Frédegilde effrayée , appréhendant de se voir forcer dans son dernier retranchement , fait enfin arborer l'étendard pour la capitulation.

Quel spectacle douloureux pour l'infortuné Souverain ! Comment fera-t-il pour empêcher que sa ruine entière ne se consume ? Il veut engager la petite troupe qu'il commande à le sui-

vre & à prendre un parti désespéré ; mais la consternation & le découragement sont peints dans les regards du peu de ses sujets qui l'entourent. Il lève les bras au Ciel , qui semble sourd à ses prières & à ses larmes.

Cependant un guerrier , armé de toutes pièces , paroît de loin sur la plaine. La course impétueuse de son cheval l'a conduit en un clin d'œil vers les tranchées , qui ne peuvent l'arrêter , & qu'il franchit par des sauts vigoureux ; aucune devise ne le distingue , & n'annonce en faveur duquel des deux partis il porte les armes. Il arrive sur le chemin couvert , sans avoir inspiré de défiance , sans avoir trouvé personne qui voulût s'opposer au torrent rapide qui semble l'emporter. Il est enfin au pied du môle élevé par le duc Richard.

Les premiers Bretons qu'il y rencon-

tre s'écartent de son passage ; une erreur le favorise : on présume que , dépêché par des ordres supérieurs , il apporte des avis importans à ceux qui font le siège de la place. Il pénètre enfin jusqu'à l'escalier , s'élance sur les marches qui , faites pour des gens de pied , sembloient devoir être impraticables pour un homme de cheval.

Sur cette route extraordinaire le choc du poitrail du courrier , l'étonnement & la frayeur lui ouvrent un passage à travers & sur les corps mêmes des Bretons renversés ; il est sur la plate-forme avant qu'on ait pénétré son dessein , ni même soupçonné qu'il pût l'avoir conçu.

La troupe qui marchoit en ordre de bataille sur le pont se réveille aux cris de douleur & de surprise qu'on pouffoit en-dedans de la tour , se retourne , voit ce phénomène menaçant , & se

eroit trahie par le Ciel. Le désordre s'empare des esprits , la consternation glace les cœurs : tandis que le héros démêlant le trouble dans lequel il vient de plonger ses adversaires , saisit le moment heureux , met la bride sur l'arçon , brise sa lance , & les mains armées des deux tronçons qu'il vient de faire , pousse son cheval au galop sur cette carrière tremblante , & fond sur l'ennemi avec l'impétuosité d'un orage.

L'épouvante dont les Bretons sont saisis ne leur permet pas de songer à se défendre : ils se jettent les uns sur les autres : le coursier renverse tout ce qu'il trouve sur son passage , & les deux tronçons de la lance précipitent dans les fossés de la ville tous ceux qui se trouvent resserrés sur les bords du pont qui ne sont point garnis de balustrades. En un moment la fleur des



barons de Bretagne tombe, comme si elle eût été moissonnée; & le chevalier, auteur de ce désastre, est parvenu jusques sur les murs de la ville.

Les Tourangeaux surpris, entre la frayeur & la joie, ne sachant point où doit s'arrêter le fléau destructeur qui semble marcher à eux, cherchent à l'éviter; mais pénétrant le motif de leur crainte, le guerrier généreux modère sa course & désarme sa tête.

O Ciel! à quels transports de joie ne s'abandonnent-ils point, lorsqu'au lieu d'appercevoir un objet capable d'inspirer de la terreur, ils reconnurent ces traits si chéris d'eux, la physionomie enfin de l'aimable Ollivier!

Les cris d'allégresse, les larmes de joie succédèrent à l'incertitude & à la crainte; la jeunesse accourt, les femmes s'empressent, les vieillards se

hâtent; on se précipite à ses genoux, on les baigne de pleurs.

Non, jamais libérateur, jamais monarque adoré de ses sujets ne reçurent d'acclamations si flatteuses, de témoignages de reconnoissance & d'attachement plus attendrissans & moins suspects; mais Ollivier se maîtrisant lui-même, au milieu des transports de la joie commune : Citoyens, leur dit-il, réservez pour Dieu des actions de grace que vous ne devez qu'à lui seul, & profitez du moment de stupidité & d'inaction dans lesquelles votre ennemi demeure plongé, pour consommer l'ouvrage de votre délivrance; hâtez-vous; que le fer, que la flamme délivrent pour toujours vos murs de l'appareil menaçant que l'on avoit élevé contr'eux. Si vous trouvez de la résistance, je ne ferai pas lent à voler à votre secours.

Il dit : le peuple court aux armes , & bientôt le pont & le môle sur lequel il étoit appuyé deviennent la proie des flammes. Les Assiégeans ne cherchent point à s'opposer à la destruction de leur machine ; confus , intimidés , ils ont abandonné leur camp & leurs bagages , & cherchent leur salut dans la fuite.

Cependant le héros , suivi de la foule défarmée que le défaut de courage , de force , d'expérience , rend inutile aux combats , prenoit , au milieu des acclamations , le chemin de la tour qui servoit de prison à la tendre & malheureuse Agnès. Il arrive , à sa vue la garde se dissipe , le concierge abandonne les clefs , les portes s'ouvrent...

Non , je ne pourrai jamais peindre l'entrevue des deux amans , les transports , les caresses , les pleurs , les expressions enfin d'une passion si tendre ,

dre, si vive, si forte, si long-temps combattue, presque désespérée; & si j'avois la force de rendre le tableau dans toute son énergie, quel seroit le cœur qui pourroit en soutenir l'effet? Quelqu'un auroit-il le regard assez ferme pour l'envifager? Non, il n'y auroit que des ames de bronze ou des yeux privés pour toujours du précieux don des larmes.

Venez, ma chère Agnès, venez, disoit le trop heureux amant, vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes à moi par un don du ciel: venez oublier dans les bras de votre époux l'infortune affreuse dans laquelle vous plongeâ sa malheureuse imprudence.

Agnès, hors d'elle-même, le suit en tremblant, & s'appuyant sur lui, s'élançe sur la croupe du généreux courrier; ils marchent....

Ils prenoient la route d'une des prin-

cipales portes de la ville ; le peuple inconfidéré , en les comblant de bénédictions , se laissoit emporter à son zèle. C'est notre princesse , s'écrioit-il , c'est notre libérateur ; qu'ils vivent ! qu'ils nous gouvernent , & périsse la fatale cause de tous nos malheurs !

Ils étoient prêts à fortir de la ville lorsque le comte de Tours , que l'on venoit d'y introduire , vint à leur rencontre , suivi de peu des siens ; Ollivier , qui le reconnoît , descend de son courfier , va au-devant de son Souverain en mettant un genou en terre. Je ne me flatterai pas , seigneur , lui dit-il , d'en avoir fait assez pour défarmer votre juste rigueur ; mais vous respecterez , sans doute , dans un sujet d'ailleurs coupable à vos yeux , les décrets du ciel , qui l'ont choisi pour la délivrance de vos Etats. Vous ne lui refuserez pas le salaire qu'il emporte

avec lui , & que les mêmes décrets l'autorisent à prétendre de vous ; ce salaire pour lequel il a cru pouvoir tout entreprendre. Je ne vous en dirai pas davantage , seigneur , je sens qu'une union disproportionnée pourroit exposer une fille aux reproches de son pere & de son souverain ; que je ne puis moi-même , malgré quelques services , être à vos yeux qu'un objet désagréable. Je pars & vais dans la ville d'Edeffe , dont le bonheur , qui voulut favoriser ma témérité , m'a rendu souverain ; je . . . .

Seigneur , répondit Sigismond , en interrompant Ollivier , je vois combien le ciel vous favorise , & j'ouvre les yeux sur le mérite qui vous rend digne de la protection qu'il vous accorde. Nous ne traiterons désormais que comme un père avec son fils , ou de souverain à souverain , & si je ne cherche

pas à vous arrêter en Europe & dans ma cour , ne pensez pas que ce soit par un sentiment indigne de vous & de moi. Je ne veux point priver les chrétiens de la Palestine de leur plus ferme boulevard ; & puisque mes disgraces personnelles m'ont contraint à abandonner nos frères à la merci de tant de dangers qui les enveloppent de toutes parts , que puis-je desirer de mieux pour contribuer à leur défense , que de me voir si dignement remplacé par un héros que j'appellerai désormais mon fils ? En prononçant ces mots , Sigismond donne l'accolade à Ollivier ; puis s'approchant d'Agnès , qui , tremblante & les yeux baissés , n'osoit aller au devant de son père , il la prend , la serre tendrement entre ses bras & l'embrasse ; il veut ensuite les forcer à le suivre jusqu'au palais ; mais la crainte de rencontrer les regards de

Frédégilde empêche les amans de tourner leurs pas de ce côté. Un autre mouvement bien plus fort les appelle vers l'endroit où la petite rivière de Cher va porter le tribut de son onde à la Loire ; c'est-là que , selon l'avis du sage Anachorète , ils doivent trouver le fruit de leur amour , la première source de leur infortune , maintenant l'objet de leur complaisance , le gage & le lien de leur tendresse mutuelle. Ils sortent de la ville & côtoient les bords. Mais que me serviroit d'épuiser ma matière ? Le ciel qui veut que rien ne manque au bonheur du couple vertueux dont il vient de couronner la constance , leur est garant que leurs recherches ne feront point vaines , & qu'étant au comble de leurs vœux , ils prendront le chemin de la Palestine , suivis des regrets , des larmes , des bénédictions des peuples de la Tou-



raîne , qui croient , en les voyant s'éloigner d'eux , perdre leurs anges tutélaïres.

Aimables époux , je ne vous suivrai pas de plus loin. J'ai raconté vos infortunes , & leur terme étoit celui de ma carrière , trop heureux si j'ai fait passer dans les cœurs la moindre partie de l'attendrissement qu'elles m'ont inspiré !

Et vous qui paroissez m'écouter avec complaisance , ne me fâchez pas mauvais gré si je ne vous décris point les noces d'un couple en faveur duquel je vous ai peut-être intéressé. J'ai dû penser à moi.

Devois-je m'exposer à ce que dans deux mille ans un critique de mauvaise humeur vint me faire des reproches , & m'alléguer que Virgile , quoiqu'incomparablement plus riche que moi , n'avoit pas voulu marier Lavinie , &

que je devois favoir que dans l'Arioste , les connoisseurs ne s'étoient point divertis aux nôces de Bradamante ?

Il me fera peut-être plus difficile de me justifier auprès de vous sur d'autres points. Ollivier a dit à son beau-père qu'il partoit pour le marquisât d'Edeffe : où a-t-il pris ce marquisât ?

La précipitation m'a fait fauter un feuillet en parcourant ma chronique , & il faut que je revienne sur mes pas pour éclaircir ce point de notre histoire & en déterminer l'époque.

Sigismond venoit d'être fait prisonnier dans Damas , & l'on étoit encore incertain qu'il pût se rétablir de ses blessures.

Il y avoit à Edeffe un certain tyran fort cruel , dont le joug étoit si pesant , que ses peuples , pour obtenir des secours contre lui , envoyèrent four-

dement une députation à l'armée chrétienne.

Personne ne se présentant pour accueillir l'ambassade , Ollivier , qui ne cherchoit que des occasions périlleuses , faisoit avidement celle qui s'offroit , & suivit les députés.

En quatre mots ; Tyran occis , peuple délivré , ville pacifiée , marquisât érigé en faveur du Champion , auteur de toutes ces merveilles. Cette affaire terminée , Ollivier établit une bonne régence & revole à Damas.

Voilà une affaire éclaircie ; mais vous demanderez compte de Fleur-de-Mirte & d'Enguerrand. L'une est demeurée au pouvoir du comte d'Antioche ; j'ai laissé l'autre dans le paroxisme d'une fièvre ardente. Il y a grande apparence que tous deux s'en sont bien tirés ; qu'ils se rejoignirent à quelque temps de-là , puisqu'on les

a vus faire l'ornement de la cour d'Edeffe. Fleur-de-Mirte y brilloit par les agrémens de la figure, la douceur & l'esprit. Enguerrand cultiva toujours les talens qu'il avoit reçus du ciel. Il débuta par l'épithalame d'Agnès & d'Ollivier ; son écuyer en leva les épaules ; mais c'étoit chez l'un & l'autre une vieille habitude ; on fait qu'on ne s'en corrige que difficilement.

Il peut encore vous rester des scrupules sur le compte de Frédégilde & de son fils ; peut-être le châtement qu'ils ont éprouvé ne vous semble-t-il pas assez rigoureux.

Eh quoi ! Frédégilde a vu le bonheur d'Ollivier & d'Agnès, & vous ne la croyez pas assez malheureuse ? Ah ! si vous pouviez lire dans le cœur de l'envieux, vous y verriez que les succès de ses rivaux sont mille fois plus désespé-

rans pour lui que ne le furent les vautours acharnés sur Prométhée.

Je ferois encore plus étonné qu'on se plaignît de la douceur du traitement fait à Inare.

Lorsqu'au cinquième acte d'une tragédie un tyran bien odieux expire sous cent coups de poignards, un frémissement favorable se fait entendre, & la satisfaction générale éclate par le battement des pieds & des mains. Que feroit-on, si on le voyoit plonger vivant dans le Tenare ?

Mais il me reste des guerres à terminer. J'ai laissé le comte de Blois faisant le siège de Vannes.... Est-il si difficile d'imaginer une négociation & un traité ?

Et du siège de Damas qu'en ferons-nous ? Qui se chargera d'éteindre le feu dont j'ai embrâsé la Syrie ?

Pharphar, & vous Abana, ruisseaux

transparens & frais, qui baignez les murs d'une ville célèbre, devenue le théâtre de tant d'exploits, je n'ai que trop ensanglanté le crystal de vos ondes; & si je viens à le troubler désormais, ce sera pour le teindre du pourpre des fleurs qui servent d'ornemens à vos rivages.

Chante qui voudra désormais les exploits guerriers; j'aspire à m'entretenir dans de plus douces rêveries, & ne veux m'occuper que d'objets dont la vue éloigne pour toujours de mon ame l'agitation, le trouble, le désordre & la crainte.

Je cherche des points de vue agréables, des payfages rians, où tout respire la simplicité, le calme, l'enjouement & la fraîcheur.

Il me faut des actions simples, des personnages naïfs, de l'intérêt sans complication, de la vérité, de la cha-

204 OLLIVIER, &c.

leur, de la gaieté sans grimace & sans effronterie. O beautés de la nature, qui seules avez le droit de toucher le cœur, heureux qui pourroit vous saisir & vous peindre ! Plus heureux encore celui qui fauroit jouir !



LE

LE  
PLAISIR,  
CONTE MORAL.

*Tome II*

S





---

---

# LE PLAISIR,

## CONTE MORAL.

**L**E Plaisir n'habite pas toujours l'Olympe, ce Dieu a des caprices; il descend quelquefois sur la terre, où les immortels même sont contraints à le chercher.

A-t-il quitté le ciel, l'ambrosie manque de faveur, le nectar est sans parfum, Hebé n'a plus d'enjouement, plus de fraîcheur. Les Grâces sont languissantes; on croit que Vénus a perdu sa ceinture. La verve d'Apollon se glace; l'aiguillon de la plaisanterie s'éteint sur les lèvres de Momus.

Le Plaisir avoit disparu du ciel. Mercure se précipite pour le suivre & le ramener. Ses ailes le portent en un clin-d'œil sur la terre.

L'éclat d'une cour, les préparatifs d'une fête digne de la grandeur souveraine, pour qui elle étoit destinée, attirent d'abord ses regards. Le nom du Plaisir est dans la bouche des ouvriers que l'on emploie. Il semble briller avec l'impatience dans les yeux des peuples, qui attendent le moment de l'exécution.

Mercure veut entrer dans le vestibule du palais. L'Etiquette & la Contrainte viennent en cérémonie le recevoir à la porte. Il s'en éloigne sur le champ. Le Plaisir pourroit-il s'être réfugié parmi ses plus mortelles ennemies ?

Le Dieu apperçoit de loin les boulevards d'une ville superbe. C'est-là que les richesses en profusion rassemblent les commodités de toute espèce ; c'est-là qu'on trouve ce superflu si désiré. La nature, livrée à elle-même,

n'en connoît pas le besoin ; l'habitude le rend nécessaire ; le goût en apprend l'usage.

Là, sont des promenades où l'art étale ses plus agréables prestiges. Vues délicieuses, terrain aplani, air dont on entretient en tout temps la fraîcheur.

Mille objets, semés avec une confusion agréable, cherchent à exciter l'enjoûment. A travers la foule qu'ils attirent, mille chars disputent entr'eux de richesse & d'élégance ; l'adroit cocher ferre, évite & dépasse l'essieu qui vient à sa rencontre. La carrière étincelle, le coursier écume, obligé de travailler sous lui-même, & ne pouvant contenir son feu dans les bornes de l'espace étroit qui le renferment.

Mercure, à travers la foule, reconnoît le Brillant & le Fracas, couverts.

de straz & de pouffière; mais il ne voit point le Plaisir : il le cherche dans les yeux des belles qui font l'ornement de ces lieux ; il les trouve pleins de distractions , agités de passions superficielles & momentanées ; peut-être est-il dans leur cœur , dit Mercure ; suivons-les : eh ! comment le Plaisir ne seroit-il pas avec elles ? elles semblent faites pour le créer.

On arrête à la porte d'un spectacle. La foule s'écarte , Mercure entre. Un amphithéâtre rempli de l'élite des deux sexes attend avec impatience le commencement des jeux. La scène s'ouvre ; un poëme plein d'intérêt & de chaleur , une musique propre au sujet , des ballets brillans par l'ordonnance & l'exécution , une décoration riche , galante & correcte , des talens exquis. Quel ensemble flatteur & piquant ! Mercure croit que le Dieu qu'il cher-

che va tout animer ; Mercure se trompe.

La cabale, la préoccupation, le dégoût, né de l'habitude, s'emparent de l'assemblée. A peine voit-on sur quelque visage enfantin l'effet d'une légère émotion. C'est un cœur tout neuf qu'un amusement, jusqu'alors inconnu, vient dans le moment d'effleur.

Le Dieu voit qu'on se propose mystérieusement des soupers, dont la seule idée irrite d'avance l'appétit & flatte le goût. Des lieux enchantés, une chère délicate, un choix de convives : tout annonce qu'on y va jouir de la volupté la plus recherchée.

L'ivresse semble s'être emparée de la compagnie avant qu'on se mette à table : on s'y affie ; que voit, qu'entend Mercure ? Une gaieté froide & forcée, des étourderies étudiées, des

tons précieux , des phrases quintessenciées. On périroit sans quelques méchancetés qui se dardent à la volée.

Les plats se deffervent comme on les a présentés ; les estomacs sont vuides , & déjà l'indigestion les fatigue. Chacun dit à son voisin , en confidence , je souffre : je suis excédé : allons au bal.

Il n'y a que les Dieux , les extravagans , ou un homme à la mode , qui puissent soutenir le régime que suit ici Mercure : il est au bal.

Quelle foule de masques ! quelle bizarrerie dans les déguisemens ! quel désordre dans les propos ! Mercure , qui leur voit à tous l'ennui peint sur la physionomie , va toujours disant , mais où est le Plaisir ?

J'entends de la grosse symphonie , j'apperçois des lumières , je vois du beau monde qui danse pour être ad-

miré. Je vois des filles de théâtre qui voudroient bien qu'on les regardât , des fainéans qui cherchent à se faire des intrigues , des méchans qui desiroient en découvrir. Je vois du peuple qui se tourmente ; mais où est le Plaisir ?

Un couple amoureux se présente : ce sont de jeunes gens. Ils paroissent aimables , ils viennent de convenir d'un rendez-vous. Ils vont être heureux, dit Mercure , je suis au bout de mon ambassade , & vais trouver mon petit libertin avec eux.

Un char vole & porte les amans dans un temple qui paroît consacré à l'amour & au mystère. L'ameublement est l'ouvrage des grâces , du goût & de la mollesse. On force la belle à l'admirer : elle laisse échapper un mot de reproche sur l'emploi du temps : une raillerie vive en est la replique ;



le dépit succède ; le jargon en triomphe ; des caresses emportées sont repoussées par des refus qui n'ont rien de naturel ; une pudeur affectée cède à une véritable effronterie ; enfin des desirs usés avant la jouissance mettent en œuvre toutes les ressources du libertinage. La lassitude se fait sentir ; le dégoût la suit & termine l'aventure.

Mercuré n'est pas un Dieu novice ; cependant il est scandalisé ; ce qu'il vient de voir lui semble une profanation ; il s'échappe.

A ce coup le hasard dirige ses pas. Une maison fort éclairée attire ses regards dans l'ombre de la nuit : il y va , mais sans espérances & presque découragé.

A la suite d'un souper , moins délicat que solide , une compagnie s'abandonnoit à une joie ivre , sans sentiment & sans réflexion. Le Plaisir que

cherche Mercure fuit également le ton précieux du beau monde, & la gaieté bruyante de la cohue bourgeoise : il n'étoit pas dans cet endroit.

Enfin les ombres de la nuit se dissipent, Mercure, au lever de l'aurore, se trouve au milieu d'une campagne riante. Les seules beautés de la nature lui prêtent l'éclat & les agrémens qui s'y font remarquer. La rêverie le porte vers un petit hameau : il entre dans une cabane couverte de chaume, comme entraîné par l'instinct. Il y trouve Démophon & Mélite.

Démophon a passé cinq lustres : Mélite voit encore à peine les quatre s'accomplir. La nature n'a rien formé de plus parfait pour le corps ; il n'est pas sorti de la main des Dieux d'ames plus sensibles & plus innocentes. Une passion aussi forte que tendre les unit, & l'hymen va la couronner.



---

# AVENTURE

D U

## PÉLERIN.

UN Roi de Naples , il s'appeloit Roger , étant à la chasse , s'écarta de sa suite & s'égara dans une forêt. Il y fit rencontre d'un Pélerin , homme d'assez bonne mine , qui , ne le connoissant point pour ce qu'il étoit , l'aborde avec liberté , & lui demande le chemin de Naples.

Compagnon , lui répond le Roi , il faut que vous veniez de loin ; car vous avez le pied bien poudreux.

Il n'est cependant pas , répondit le Pélerin , couvert de toute la poussière qu'il a fait voler.

Vous avez dû voir , poursuivit

S ij

Roger, & apprendre bien des choses dans vos voyages ?

J'ai vu, repartit le Pèlerin, beaucoup de gens qui s'inquiétoient de peu. J'ai appris à ne me pas rebuter d'un premier refus. Je vous prie donc encore de vouloir m'enseigner la route qu'il faut que je prenne ; car la nuit vient, & je dois penser à mon gîte.

Connoissez-vous quelqu'un à Naples, demanda le Roi ? Non, répondit le Pèlerin. Vous n'êtes donc pas sûr, poursuivit le Roi, d'y être bien reçu ? Au moins suis-je sûr, dit le Pèlerin, de pardonner le mauvais accueil à ceux qui me l'auront fait sans me connoître ; mais la nuit vient, où est le chemin de Naples ?

Si je suis égaré comme vous, dit Roger, comment pourrai-je vous l'indiquer ? Le mieux est que nous le cherchions de compagnie.

Cela seroit à merveille , dit le Pélerin , si vous n'étiez pas à cheval ; mais je retarderois trop votre marche , ou vous presseriez trop la mienne.

Vous avez raison , dit Roger , il faut que tout soit égal entre nous , puisque nous courons même fortune. Sur ce propos il descend de cheval , & le voilà côte à côte avec le Pélerin. Devineriez-vous avec qui vous êtes , dit-il à son compagnon ?

A-peu-près , répondit celui-ci ; je vois bien que je suis avec un homme.

Mais , insista Roger , pensez-vous être en sûreté dans ma compagnie ?

J'attends tout des honnêtes gens , reprit le Pélerin , & suis sans appréhension des voleurs.

Croiriez-vous , ajouta Roger , que vous êtes avec le Roi de Naples ?

J'en ai de la joie , reprit le Pélerin , je ne crains pas les Rois ; ce ne sont

pas eux qui nous font du mal ; mais puisque vous l'êtes , je vous félicite de m'avoir rencontré. Je suis , peut-être , le premier homme qui se soit montré devant vous à visage découvert.

Eh bien , dit le Roi , il ne faut pas que je sois le seul qui tire avantage de notre entrevue : suivez-moi , je ferai quelque chose pour votre fortune.

Elle est faite , Sire , répondit le Pèlerin. Je la porte avec moi. J'ai là , dit-il , en montrant son bourdon & sa besace , deux bons amis qui ne me laisseront manquer de rien. Je souhaite que vous trouviez dans la possession de votre couronne toute la satisfaction que je goûte avec eux.

Vous-êtes donc heureux , dit Roger ? Si l'homme peut l'être , répondit le Pèlerin : en tout cas , j'ai fait un vœu , c'est de m'aller pendre , si j'en trouve un plus heureux que moi.

Mais, dit le Roi, comment se peut-il que vous viviez content de votre fort, ayant besoin de tout le monde ?

Serois-je plus heureux, dit le Pèlerin, si tout le monde avoit besoin de moi ?

Allez vous pendre, reprit Roger ; car je pense être plus heureux que vous.

Si ce mal devoit m'arriver, repliqua le Pèlerin, je croirois que quelque faquin plus désœuvré que moi dût me porter le coup. Je ne l'attendois pas de la part dont il me vient, mais comme le pas est dur à franchir, je pense qu'avant tout, il seroit bon que nous comptassions ensemble.

Cela sera bientôt fait, dit Roger. J'ai en abondance les commodités de la vie. Quand je voyage, je le fais à mon aise, comme vous le pouvez voir ; car je suis bien monté, & j'ai



dans mes écuries trois cent chevaux qui valent au moins celui-ci; retournerai-je à Naples, je suis sûr d'être parfaitement reçu.

Je ne ferai qu'une question, dit le Pèlerin. Jouissez-vous de tous ces biens avec une forte de vivacité? Seriez-vous sans affaires, sans ambition, sans inquiétude?

Vous en demandez trop, Pèlerin, reprit Roger. Votre Majesté me pardonnera, dit le Pèlerin; mais comme l'affaire doit avoir des suites très-sérieuses pour moi, je dois tout faire entrer en ligne de compte. Voici le mien.

J'ai fait un honnête exercice. J'ai grand appétit, & souperai fort bien de tout ce qui se trouvera : ensuite je dormirai d'un très-bon sommeil jusqu'au matin. Je me lèverai frais & dispos, j'irai partout où me porteront la curiosité, la dévotion ou la fantaisie.

Après-demain, si Naples m'ennuie, le reste du monde est à moi. Convenez, Sire, que si je perds contre vous, je perds à beau jeu.

Pélerin, dit le Monarque, je m'aperçois que vous n'êtes pas las de vivre, & vous avez raison. Je me tiens pour vaincu; mais pour prix de l'aveu que je fais, j'exige que vous foyez mon hôte pendant le séjour que vous ferez à Naples.

Je m'en garderai bien, Sire, repliqua le Pélerin, non que je me croie indigne de l'honneur que vous voulez me faire: vous nous exposeriez tous deux aux discours malins de vos courtisans. Pendant qu'ils applaudiroient, en apparence, à votre charité, qu'ils affecteroient de me faire un accueil obligeant, on demanderoit tout bas où vous avez ramassé cet étranger, ce vagabond; ce que vous en prétendez

faire ; quels talens , quel mérite vous lui supposez. On vous taxeroit de trop de confiance , de légèreté , même de quelque chose de pis.

Et où le Pélerin , repartit Roger , a-t-il appris à connoître la Cour ? Je suis né , repartit le Pélerin , Commençal d'un palais , & quoique je pusse y vivre fort à mon aise , je me lassai bientôt d'y entendre parler fort mal d'un très-bon maître , qu'on ne cessoit de flatter en public , de voir qu'on ne cherchoit qu'à le tromper , & de vivre enfin avec des gens qui n'avoient rien de haut que l'extérieur : je m'éloignai bien vite pour aller chercher ailleurs du naturel , des sentimens , de la franchise , de la liberté. Depuis ce temps , je cours le monde.

Et vous pensez , dit le Monarque , que toutes les Cours se ressemblent ?

C'est, reprit le Pèlerin, le même esprit qui les gouverne.

Vous avez donc, poursuivit le Roi, bien mauvaise opinion des gens qui nous approchent? . . . .

Vous feriez de mon avis, Sire, s'ils se montroient à vous au naturel. Mais ils font sur leurs gardes à cet égard, & auroient de belles craintes, s'ils pensoient que vous pussiez lire dans leur ame. Je veux, à ce sujet, vous fournir un moyen de vous divertir à leurs dépens. Ce moyen n'est pas bien étrange, & ne demande qu'un peu de mystère. Là-dessus le Pèlerin développe son projet. Cependant le bruit des cors & des chiens annonçant que les équipages de Roger alloient bientôt le rejoindre, l'étranger se sépare de lui pour n'être pas apperçu, tandis que le Prince monte à cheval & pique des deux pour aller au-devant de la chasse,

Le lendemain le Pèlerin se présente devant le Monarque avec un placet; le Roi reçoit le placet sans affectation, & comme s'il eût méconnu l'homme, témoigne d'abord quelque surprise, puis ordonne que l'on amène cet étranger au palais, lui donne une audience de deux heures dans son cabinet, & sort de cette audience d'un air rêveur, embarrassé, capable d'intriguer tous les spéculatifs de la Cour.

Les gens qui n'étoient là que pour le cortège, ou pour grossir la foule, n'osoient témoigner leur curiosité; mais le ministre, la maîtresse, le favori, ceux enfin qui avoient part à la confiance, hasardèrent bientôt des questions.

Cet homme, dit le Prince à son ministre, qui lui en parla le premier, est bien extraordinaire, & possède des secrets surnaturels. Il m'a dit & m'a  
fait

fait voir des choses étranges. Voyez le présent qu'il m'a fait. Ce miroir, qui semble très-commun, représente d'abord les objets au naturel; mais par le secours de deux mots Chaldéens, l'homme qui s'y regarde s'y voit tel qu'il auroit fantaisie d'être. En un mot, ces souhaits, ces imaginations, ces rêves que les passions nous font faire en veillant, viennent s'y réaliser. J'en ai fait l'expérience, & croiriez-vous que je me suis vu sur le trône de Constantinople, ayant mes rivaux pour courtisans, & mes ennemis à mes pieds? Mais le récit ne donne qu'une idée imparfaite de la chose : il faut que vous la voyez vous-même, & vous ne pourrez revenir de votre surprise.

Dispensez-m'en, Sire, reprit le Ministre d'un ton froid & grave, qui déguisoit assez bien son embarras. Ce

Pélerin ne peut être qu'un dangereux magicien : je regarde son miroir comme une invention diabolique , & les paroles qu'on a enseignées à votre Majesté sont sûrement sacrilèges. Je m'étonne que pieuse comme elle est , elle n'ait pas conçu d'horreur pour une aussi damnable invention.

Roger ne crut pas devoir insister davantage auprès de son Ministre , & essaya de présenter le miroir à la maîtresse & au favori. La première feignit de s'évanouir de frayeur ; l'autre répondit : ayant les bonnes grâces de votre Majesté , je suis tel que je desire d'être & ne veux rien voir au-delà.

Roger tenta vainement de faire ailleurs l'essai de son miroir ; il éprouva partout les mêmes refus. Les consciences s'étoient révoltées ; il faut , disoit-on , brûler le Pélerin & son miroir.

Le Roi voyant que la chose prenoit un tour assez sérieux pour qu'on lui en fît parler par les personnes autorisées, fit appeler le Pélerin à son audience publique. Vous n'êtes pas sorcier, lui dit-il, Pélerin; mais vous connoissez le monde. Vous avez parié que je ne trouverois personne à ma Cour qui voulût se montrer à moi tel qu'il est, & vous avez gagné votre gageure. Reprenez votre miroir : vous l'aviez acheté dans une boutique de Naples, & il nous a très-bien servi pour les deux carolus qu'il vous a coûté.

*Fin du second Volume.*



510172

